

UNIVERZITA KARLOVA V PRAZE

FILOZOFICKÁ FAKULTA

ÚSTAV ROMÁNSKÝCH STUDIÍ
OBOR FRANCOUZŠTINA

diplomová práce

Kateřina Vejsadová

Réécritures du personnage de Merlin
Rewrites of the character of Merlin

Vedoucí diplomové práce: Doc. PhDr. Aleš Pohorský, CSc.

2008

Prohlašuji, že jsem diplomovou práci vypracovala samostatně a že jsem uvedla všechny využití prameny a literaturu.

Je déclare sur l'honneur avoir rédigé le présent mémoire moi-même et avoir mentionné toutes les oeuvres littéraires et autres sources utilisées.

.....
podpis / signature

Zvláštní poděkování : panu Doc. PhDr. Aleši Pohorskému, CSc., vedoucímu této práce, dále pak vyučujícím z Université Rennes II, paní Fabienne Pomel a panu Dimitri Boekhoorn, a korektorce slečně Gaëlle Guillermic.

Remerciements : Monsieur Doc. PhDr. Aleš Pohorský, CSc. en tant que dirigeant du présent mémoire; Madame Fabienne Pomel et Monsieur Dimitri Boekhoorn, professeurs de l'Université Rennes II ; Mademoiselle Gaëlle Guillermic, correctrice.

Table des matières

Introduction	1
I. Personnage de Merlin dans la littérature médiévale	3
1. Aspect spécifique de la littérature médiévale	3
1.1. Anonymat, mutations et variantes	3
1.2. Réécriture	4
2. Fond : Histoire ou fantaisie	6
2.1. Arthur	6
2.2. Merlin	7
3. Pourquoi parler des textes celtiques ou de la matière celtique en générale ?	9
3.1. Liaison grâce à la mer	9
3.2. Guillaume le Conquérant et les Plantagenêt	10
3.3. Transfert de la matière légendaire	11
4. Succession des données littéraires	12
4.1. Textes des pays celtiques : littérature galloise	12
4.1.1. Datation problématique	12
4.1.2. Merlin et Arthur	13
4.1.3. Poèmes	14
4.1.4. Armes Prydain	15
4.2. Ages sombres	16
4.2.1. Gildas et Bède le Vénérable	16
4.2.2. Nennius	18
4.3. Geoffroy de Monmouth	21
4.3.1. Historia Regum Britanniae (et les Prophetiae Merlini)	21
4.3.1.1. Prophetiae Merlini	21
4.3.1.2. Propagande	22
4.3.1.3. Sources	23
4.3.1.4. Merlin dans l'Historia Regum Britanniae	24
4.3.2. Vita Merlini	25
4.4. Wace	26
4.5. Robert de Boron	28
4.5.1. Trilogie : Joseph, Merlin, Perceval	29
4.5.2. Roman en prose, le Merlin	30
4.6. Suites du Merlin	31
4.6.1. Suite-Vulgate et Lancelot-Graal	31
4.6.2. Suite Post-Vulgate (Suite- Huth)	31

II. Merlin est ses racines (celtes)	33
1. Évolution de la civilisation en Europe	33
1.1. Indo-Européens	33
1.1.1. De la langue à la société	33
1.1.2. Fonctionnement de la société indo-européenne	35
1.1.3. Héritage littéraire	37
1.1.3.1. Naissance des archétypes littéraires	37
1.1.3.2. Archétype du héros	39
1.2. Celtes	41
1.2.1. Redécouverte des racines celtiques	42
1.2.1.1. Celtes continentaux	42
1.2.1.2. Celtes insulaires	45
1.2.2. Société celtique	47
1.2.3. Druides	49
2. Survivances indo-européennes et celtiques dans le personnage de Merlin	51
2.1. Merlin – héros	52
2.1.1. Naissance	52
2.1.1.1. Monmouth et Wace	52
2.1.1.2. Boron	54
2.1.2. Enfance	55
2.1.2.1. Monmouth et Wace	55
2.1.2.2. Boron	56
2.1.2.3. Personnage hors du temps	57
2.2. Merlin – druide	58
2.2.1. Druides, conseiller des rois	59
2.2.2. Forces « magiques »	61
2.2.2.1. Don de divination et de prophétie	62
2.2.2.2. Métamorphoses	63
2.2.2.3. Épisode des pierres d'Irlande	63
2.2.3. Barde	65
Conclusion	66
Résumés	67
Résumé en français : Réécritures du personnage de Merlin	67
Résumé en tchèque : Zpracování postavy Merlina ve francouzské literatuře	70
Résumé en anglais : Rewrites od the character of Merlin	71
Bibliographie	72

0. Introduction

Toute la thématique concernant le roi Arthur, la Table Ronde et avant tout le personnage de Merlin fascine les lecteurs déjà plusieurs siècles. Depuis sa première apparition dans l'*Historia Brittonum*, datant du VIII^e/IX^e siècle, plus de mille ans se sont écoulés et grâce aux plumes de divers écrivains, le personnage de Merlin ressort de l'ombre de la légende. Un peu oublié après la Renaissance, il connaît un renouveau avec le courant du Romantisme qui est, surtout sur les îles Britanniques, caractérisé par le retour au Moyen Age et aux antiquités celtiques, d'où sort un art cherchant à représenter l'infini, se portant volontiers vers l'inaccessible, le merveilleux, le fantastique et le mystérieux.

Au XX^e siècle on observe le phénomène croissant de l'intérêt pour les mythes, la magie, le monde mystique, tout cela bien présent par exemple dans la culture celtique ou dans le monde arthurien. Merlin, inséparable de la légende arthurienne de même que de l'image du druide celtique, reste alors bien au centre de l'intérêt sauf qu'on ignore de plus en plus les véritables origines de ce personnage. De plus, avec l'essor de la cinématographie, le personnage de Merlin subit une profanation culturelle qui le réduit à un magicien dérisoire.

Ce travail se basera sur les sources littéraires du Moyen Age qui donnent naissance à l'aspect immortel de ce personnage. Nous nous permettrons de mentionner même les textes qui ne proviennent pas forcément de la littérature française (surtout les textes des îles Britanniques) du simple fait que l'évolution des deux cultures est étroitement liée, tant dans le domaine littéraire qu'historique. Grâce à cette multitude de versions, Merlin est un personnage multiple, le personnage le plus mystérieux et ambigu de la légende arthurienne. C'est pourquoi dans certains textes il apparaît comme un prophète, dans d'autres comme un magicien ou encore comme un homme sauvage étroitement lié à la nature. Le but de ce travail sera de montrer premièrement l'évolution littéraire de ce personnage au cours de l'époque médiévale en prenant en compte les aspects ressemblants de même que les divergences.

La deuxième partie sera davantage consacrée au lien qui existe entre Merlin et la culture celtique (parfois même la culture indo-européenne qui a créé beaucoup d'archétypes utilisés dans la littérature). Le thème concernant la culture celtique paraît être à la mode dans l'époque contemporaine. Dans notre travail, nous essayerons de nous distinguer de cette folie celtique qui déforme parfois les faits selon ses exigences. Notre

approche sera basée sur les données historiques prouvées qui nous permettront d'aborder les Celtes d'une part comme l'inspiration et l'une des sources de la littérature médiévale, mais de l'autre part aussi comme les héritiers d'une culture plus ancienne, celle des Indo-Européens. Nous verrons l'organisation d'une société celtique et surtout l'influence des druides sur son fonctionnement. Merlin sera alors comparé au druide celtique.

Le travail s'appuiera sur plusieurs livres qui constitueront la littérature primaire. Il se concentrera surtout sur Geoffroy de Monmouth, Robert Wace et Robert de Boron, pourtant il n'oubliera pas de mentionner et d'étudier d'autres ouvrages qui traitent le personnage de Merlin dans la littérature médiévale. La littérature secondaire abondante, qui se compose des livres concernant le Moyen Age, la civilisation celtique et les études touchant la littérature primaire, m'a inspirée de nombreuses idées que j'enrichirai par mes propres connaissances et réflexions pour aboutir à une étude singulière.

Il faut aussi mentionner l'influence importante d'un an d'études à l'Université Rennes II – Haute Bretagne et surtout de deux professeurs qui ont remarquablement formé ma pensée. Je vais inévitablement appliquer les connaissances acquises auprès de Mme Fabienne Pomel, pour ce qui est du domaine de la littérature médiévale et du personnage de Merlin, et auprès de M. Dimitri Boekhoorn, pour ce qui est du champ des études sur la civilisation celtique.

Ce travail ne vise pas à être une étude exhaustive de la problématique concernant le personnage de Merlin. Il s'agit d'un sujet étendu qu'il serait impossible de traiter dans sa complexité dans le cadre de la rédaction d'un mémoire. Il paraît alors plus raisonnable de s'intéresser aux aspects plus précis, comme les occurrences dans la littérature médiévale et le lien au monde celtique. J'ai choisi ces deux sujets pour pouvoir aborder le sujet en toute prudence.

I. Personnage de Merlin dans la littérature médiévale

1. Aspect spécifique de la littérature médiévale

La littérature représente au Moyen Age un des moyens de divertissement possible qui est largement recherché par la société médiévale. Pourtant elle est à comprendre dans une dimension différente de celle de l'époque contemporaine.

1.1. Anonymat, mutations et variantes

Premièrement, il faut se rendre compte que la littérature n'est pas destinée à tout le monde. Seule une minorité de la société sait lire et écrire. La littérature, et surtout l'écriture, a longtemps été réservée à la classe cléricale qui était aussi chargée d'instruire l'aristocratie. Mais si on abstrait la production à l'intention religieuse, la littérature reste le privilège de l'aristocratie qui la commande, finance et dirige. Les œuvres reflètent alors les désirs de ceux qui les consomment.

Le statut de l'auteur est aussi différent. Souvent il reste anonyme ou son rôle est minime. Cela est dû d'une part à la nature du manuscrit médiéval différant des livres imprimés qui possèdent une feuille séparée avec le titre et le nom de l'auteur. Le manuscrit commence directement par le texte dont la première phrase porte généralement le titre, mais l'auteur n'y intervient pas si souvent, sauf s'il se mentionne lui même au cours du texte. En plus, l'auteur produit consciemment une œuvre qui, dès son aboutissement, commence à appartenir à tout le monde. Jean-Charles Payen¹ dit à ce propos, que la propriété littéraire n'existe pas encore et n'interviendra qu'avec le développement de l'individualisme bourgeois qui se base davantage sur la possession privée.

« L'œuvre appartient à la collectivité : d'où l'anonymat, les mutations et les variantes. »² On est à l'époque où l'imprimerie n'existe pas encore et toute la transmission et l'expansion des textes s'opère grâce aux scribes qui les recopient. La propriété collective de l'œuvre littéraire leur permet de faire toute modification qu'ils jugent nécessaire ou justifiée, ce qui donne naissance aux multiples variantes du texte original. « Recopier est souvent, au Moyen Age, remanier par additions, interpolations ou suppressions. »³ Le texte

¹ PAYEN, Jean Charles. *Le Moyen Age I : des origines à 1300*. Tome I de la collection Littérature française. Paris : Arthaud, 1970, p.123-124

² Ibid.

³ PAYEN, Jean Charles. *1. Le Moyen Age*. Collection Littérature française. Paris : Éditions Arthaud, 1984, p. 21

se présente ainsi dans plusieurs manuscrits qui varient selon les interventions faites par les scribes.

1.2. Réécriture

L'autre aspect important et typique du Moyen Age est le fait de la réécriture, du remaniement qui paraît être emblématique de la littérature médiévale. En outre, cette réécriture se manifeste dans différents domaines de la création littéraire.

Premièrement, on peut constater le phénomène de la réécriture au niveau des scribes qui recopient les manuscrits pour en assurer la diffusion. Comme on a pu déjà le voir dans le chapitre précédent, cette transcription n'est pas toujours stricte, elle apporte souvent des changements et de nouvelles nuances. Ainsi, les copistes prolongent la création par-dessus la finition de l'original et l'œuvre ne cesse d'être reprise, réécrite.

Sous les mains des copistes naissent aussi les palimpsestes qui peuvent être considérés en tant que réécriture au sens technique. Le palimpseste désigne un parchemin manuscrit dont on a effacé l'écriture d'origine pour pouvoir y inscrire un nouveau texte. Par cette méthode, les copistes du Moyen Age réutilisaient les vieux manuscrits, tombés en oubli ou inutiles à conserver, pour ne pas gaspiller le parchemin qui coûtait cher. Il est donc possible de s'imaginer l'accumulation, la réécriture d'une couche de texte sur l'autre avec la possibilité que les restes de la couche plus ancienne transparaissent.¹ L'effacement et la résurgence, l'absence et la présence, l'ancien et le nouveau rapprochent le palimpseste de la réécriture même dans un autre sens. Le mot palimpseste est utilisé aussi au sens figuré, dans la théorie littéraire, plus précisément dans l'intertextualité (au pluriel, le mot sert d'ailleurs à Gérard Genette de titre pour son étude sur l'intertextualité²). Le palimpseste peut ainsi être l'emblème de la réécriture à la fois du point de vue de la procédure de même que du remaniement de contenu.

Cela nous amène à la troisième manifestation de la réécriture qui s'opère au niveau de la reprise et du retravaillement d'une idée, d'un sujet ou plus largement d'une matière littéraire. L'œuvre est conçue comme un acte de reprise par lequel le souvenir des œuvres antérieures émerge. C'est d'autant plus évident pour la littérature française qui, à son début, se trouve en situation de dépendance à l'égard de la littérature latine. La langue

¹ Cette résurgence des anciennes couches malgré l'effacement effectué et les techniques modernes de restauration des documents (chimie, imagerie aux rayons ultraviolets, etc.) nous permettent aujourd'hui retrouver l'ancien manuscrit dans certains palimpsestes.

² GENETTE, Gérard. *Palimpsestes: La littérature au second degré*. 1982

vernaculaire du territoire français, qui devient prépondérante dans toutes les couches de la société, essaie de se faire valoir face au latin et de s'assurer la descendance du berceau culturel. L'adaptation de certaines œuvres antiques en « roman », c'est-à-dire la traduction en langue romane, caractérise le transfert du savoir, la *translatio studii*, qui assure la continuité entre l'Antiquité et le Moyen Age, et le déplacement de la culture successivement de la Grèce à Rome et de Rome en France. A cette idée s'ajoute aussi la *translatio imperii*, transfert du pouvoir, qui sera mentionné plus tard.

Or, ce qui est surprenant dans ce rapport à l'époque médiévale, c'est la constatation que la littérature ne cesse de se représenter comme un acte de second degré, non pas comme l'expression immédiate de la propre personnalité du poète, mais bien plus modestement comme la reprise d'une parole antérieure.¹

On assiste à un phénomène où les écrivains médiévaux puisent dans différentes sources d'inspiration et de matière. Certains se lancent dans les récits historiques, les autres s'inspirent des littératures antiques, mais les plus nombreux paraissent ceux qui choisissent le fond légendaire qui circule librement dans la tradition orale et qui semble être le plus exaltant. « Mais ces traditions orales, qu'ils ont pu utiliser, ils les ont adaptées, actualisées, christianisées, pour les rendre intéressantes et intelligibles à la société de leur temps. »² Les auteurs servent alors d'interprètes, d'intermédiaires entre cette « parole antérieure » et la société médiévale du XII^e siècle qui exige une fabrication intense de nouveaux sujets de même que de nouvelles formes littéraires pour satisfaire son goût d'aventure. C'est dans cette atmosphère que naît le roman breton qui trouve son origine dans les légendes celtiques. Pendant plusieurs siècles, cette matière inspire différents auteurs et ne cesse d'être reprise et réécrite selon les goûts de la société médiévale.

Il est donc évident que le mot de « réécritures » dans le titre de ce travail n'était pas choisi au hasard. « Merlin résulte de la rencontre d'une tradition orale et d'une littérature écrite qui évoluent à la fois en osmose mais aussi en autonomie l'une par rapport à l'autre. »³ Les nombreuses réécritures de son histoire font de Merlin un personnage aux divers aspects tout en gardant une certaine complexité. Voici un autre trait de l'ambiguïté qu'incarne ce personnage mythique.

¹ STANESCO, Michel. Le texte primitif et la parole poétique médiévale. In *Écriture et modes de pensée au Moyen Age. Études rassemblées par Dominique Boutet et Laurence Harf-Lancner*. Paris : Presses de l'École Normale Supérieure, 1993, p. 152

² VISSIÈRE, Laurent. « Arthur, du roi légendaire à la série culte » *Historia*, septembre 2006, N° 717, p. 49

³ WALTER, Philippe. *Merlin ou le savoir du monde*. Paris : Editions Imago, 2000, p. 15-16

2. Fond : histoire ou fantaisie

La question de la véracité ou du fond historique prouvé à l'intérieur de la légende arthurienne reste toujours difficile à élucider. « Peu importe, d'ailleurs, si un Arthur historique a existé : ce qui est certain, c'est qu'il a existé, et qu'il existe encore, une figure littéraire de proportions légendaires, autour de laquelle se sont greffés toutes sortes de motifs et de séquences relevant de traditions très variées. »¹ Il n'y a rien à contredire à ce propos d'Anne Berthelot. Pourtant, si on cherche à retracer l'évolution d'un mythe littéraire, tel que le roi Arthur ou Merlin, on ne peut pas éviter le glissement vers le fond historique. Car la frontière entre l'Histoire et la légende, le réel et l'imaginaire, est très fine dans une culture où l'Histoire se transmet longtemps par la tradition orale.

2.1. Arthur

La résurgence des royaumes celtiques, conséquence de la chute de l'Empire et de la nécessité d'organiser la défense contre les envahisseurs germaniques - Angles et Saxons -, fut conduite par une aristocratie bretonne imprégnée de culture romaine. Conduite d'abord par Vortigern, puis Ambrosius Aurelianus, cette lutte des Celtes, chrétiens et romanisés, contre les Barbares païens eut comme protagoniste le personnage qui fut le modèle historique du légendaire roi Arthur. Ce chef de guerre du sud-ouest du pays infligea d'abord une sanglante défaite à ses ennemis, mais il fut finalement tué à la bataille de Camlann, vers l'an 539. Son double légendaire ne mourra pas : il soigne dans l'île d'Avalon les blessures reçues dans sa dernière bataille, en attendant le jour où il reviendra délivrer les Bretons opprimés...²

Pour le personnage d'Arthur, on trouve quelques traces historiques, pourtant bien éloignées de l'image telle qu'elle se présente dans les ouvrages à partir du XII^e siècle. Le personnage d'Arthur est supposé avoir été défenseur de la Grande-Bretagne et des Bretons contre les envahisseurs Saxons au cours du VI^e siècle, après que les Romains ont quitté la Grande-Bretagne. Deux batailles historiquement avérées, celle du mont Badon (autour de 516) et de Camlann (autour de 539) lui sont postérieurement attribuées. Gildas, le clerc gallois vivant au VI^e siècle, mentionne dans son *De Excidio et Conquestu Britanniae* les deux batailles, mais le nom d'Arthur n'y apparaît pas. Un autre historien, Bède le Vénérable (VII^e-VIII^e siècle) ne parle pas non plus de lui. Il faut attendre le IX^e et le X^e

¹ BERTHELOT, Anne. *La légende du roi Arthur*. Paris : Éditions du Chêne, Hachette Livre, 2004, p. 19

² KRUTA, Venceslas. *Les Celtes : Histoire et dictionnaire : Des origines à la romanisation et au christianisme*. 1^{ère} réimpression. Paris : Éditions Robert Laffont, 2001, p. 382

siècle pour avoir des traces écrites sur le personnage d'Arthur dans l'*Historia Brittonum*, assignée au compilateur Nennius, et dans les *Annales Cambriae*¹. « And it is in the two Latin documents bearing these names that we have the earliest extant records of a seemingly historical Arthur. »² Pourtant le personnage d'Arthur n'y atteint pas encore les dimensions d'un grand roi. « Non pas le *roi* Arthur, mais le *dux bellorum*, qualifié parfois simplement de *miles*. Nennius, comme les *Annales Cambriae*, rapportent les exploits d'un chef de guerre prestigieux. »³

Arthur, tel qu'on le connaît encore aujourd'hui, donc sous les traits d'un grand roi, apparaît dans le monde littéraire grâce à Geoffroy de Monmouth et son *Historia Regum Britanniae* (l'Histoire des rois de Grande-Bretagne), écrite en 1138. Cette pseudo-histoire qui met en scène la généalogie d'une centaine de rois bretons, parmi lesquels Arthur tient une place privilégiée, déclenche une légende qui dépassera les siècles.

2.2. Merlin

Sans Merlin pas d'Arthur. « Existant sans doute de longue date dans la tradition orale celtique, souvent confondu avec des figures de barde ou de prophète comme Taliesin, Merlin fait son entrée en littérature dans l'*Historia Regum Britanniae* de Geoffroy de Monmouth. »⁴ En tant que fondateur du mythe arthurien, Geoffroy de Monmouth crée aussi le mythe de Merlin, dès lors indissociable du personnage d'Arthur. Mais si on essaie de retrouver le fond historique de ce personnage, on se rend compte que cette association n'est pas si évidente. Il est possible de trouver quelques traces historiques qui placent le personnage de Merlin dans la même époque qu'Arthur (c'est-à-dire dans le VI^e siècle), mais comme ce personnage se montre ambivalent dans la production littéraire, il l'est aussi

¹ Dans les *Annales Cambriae* on marquait des événements importants. Ainsi on y trouve deux dates reliées à Arthur. La victoire dans la bataille de Badon et sa mort lors de la bataille de Camlann. « 516 The Battle of Badon, in which Arthur carried the Cross of our Lord Jesus Christ for three days and three nights on his shoulders and the Britons were the victors. » et « 537 The battle of Camlann, in which Arthur and Medraut fell. » The *Annales Cambriae 447-954 (The Annals of Wales)* In INGRAM, James. *The Anglo-Saxon Chronicle*. London: Everyman Press, 1912. [online]. [cit. 2008-08-03] Accessible sur : <<http://www.fordham.edu/halsall/source/annalescambriae.html>> [© Paul Halsall, November 1998]

² « Et c'est dans ces deux textes latins, portant ces noms, qu'on a les plus anciennes mentions existantes d'Arthur, apparemment historique. » JONES, W. Lewis. « XII. The Arthurian Legend. § 1. Early Welsh Tradition. » In *The Cambridge History of English and American Literature in 18 Volumes (1907–21). Volume I. From the Beginnings to the Cycles of Romance*. [online]. [cit. 2008-08-03] Accessible sur : <<http://www.bartleby.com/211/1201.html>>

³ BOUTET, Dominique. *Charlemagne et Arthur ou le roi imaginaire*. Paris : Éditions Champion, 1992, p. 103

⁴ BERTHELOT, Anne. Merlin. In *Dictionnaire du Moyen Age*. 1^{ère} édition. Paris : PUF, 2002, p. 903

dans l'Histoire. Il semble y avoir deux Merlin à l'origine qui, au fil de la création littéraire, s'unissent dans ce personnage plein d'ambiguïté.

D'une part, *Merlinus Ambrosius*, le mage et prophète qui a favorisé les amours d'Uterpendragon et permis la conception d'Arthur, d'autre part une créature hybride, un « homme sauvage » qui vit au cœur des forêts comme un animal, même s'il est aussi un voyant capable de prédire l'avenir : *Merlinus Sylvestris*, Merlin des bois.¹

Les deux faces sont présentes dans l'œuvre de Geoffroy de Monmouth ; la première dans l'*Historia Regum Britanniae* et l'autre dans la *Vita Merlini*, d'après laquelle « Merlin serait le roi d'une petite tribu de la basse Ecosse (Lowlands) et devenu subitement fou au cours d'une bataille, il s'enfuit dans une forêt et se met à prophétiser. »² Cette occurrence serait très probablement issue d'un personnage historique, mais de la fin du VI^e siècle, ce que prouve aussi la mention suivante dans les *Annales Cambriae* : « 573 The battle of Arfderydd between the sons of Eliffer and Gwenddolau son of Ceidio ; in which battle Gwenddolau fell ; Merlin went mad. »³

Il est alors vraiment difficile de trouver « le » personnage historique originaire du mythe qui se produit autour de Merlin. Il semble que ce personnage littéraire porte en lui plus d'une origine et qu'il incarne plutôt les vieilles traditions et légendes celtiques reliées aux bardes et druides.

¹ BERTHELOT, Anne. *La légende du roi Arthur*. Paris ? : Éditions du Chêne, Hachette Livre, 2004, p. 33

² MARKALE, Jean. Les druides passent à l'heure chrétienne. *Historia*, septembre 2006, N° 717, p. 62

³ La seule mention de Merlin dans les *Annales Cambriae*. « 573 La bataille d'Arfderydd entre les fils d'Eliffer et Gwenddolau, fils de Ceidio ; dans cette bataille Gwenddolau mourut ; Merlin devint fou. » The *Annales Cambriae 447-954 (The Annals of Wales)* In INGRAM, James. *The Anglo-Saxon Chronicle*. London: Everyman Press, 1912. [online]. [cit. 2008-08-03]. Accessible sur : <<http://www.fordham.edu/halsall/source/annalescambriae.html>> [© Paul Halsall, November 1998]

3. Pourquoi parler des textes celtiques ou de la matière celtique en général ?

Le personnage de Merlin est incontestablement lié au roi Arthur, donc à la légende arthurienne contenue dans les romans bretons. « Les sources du roman breton relèvent de ce qu'on appelle la matière de Bretagne ; on confond dans ce terme la Grande-Bretagne et la Petite Bretagne (française). »¹ Mais cette « confusion » est tout à fait légitime, car l'origine de la matière de Bretagne est à trouver sur les territoires qui dépassent les frontières des pays et même la mer.

3.1. Liaison grâce à la mer

Il faut se rendre compte du fait qu'encore au Moyen Âge la mer ne représente pas un obstacle, bien au contraire, elle assure une liaison beaucoup plus étroite que l'on aurait crue à l'époque moderne. La voie maritime représente un moyen de transport beaucoup plus rapide que les routes (car à l'époque, le système routier n'est pas si dense, les routes n'existent pas partout et elles sont souvent plus dangereuses que la mer). Les trouvailles archéologiques montrent des échanges réciproques dans toute la zone atlantique et même dans la Méditerranée. Barry Cunliffe² mentionne par exemple l'importance de l'étain, de dépôts riches en Galice, en Armorique et en Cornouailles, qui figure dans le système d'échanges entre l'Atlantique et la Méditerranée. Mais aussi d'autres objets (les épées, les haches, la céramique, etc.) prouvent le contact grâce à la voie maritime. « La poterie décorée qui s'est développée en Bretagne et dans l'ouest de la Grande-Bretagne du V^e siècle au début du I^{er} siècle av. J.-C., suggère des contacts plus étroits entre ces deux pays. »³

On utilise la mer surtout dans le domaine du commerce, pour le transport de marchandises, mais des aspects secondaires s'y ajoutent logiquement. Le commerce assure le contact entre les cultures qui s'influencent ainsi réciproquement. On assiste à une migration de personnes, d'œuvres d'arts, d'idées et, ce qui est le plus intéressant pour nous, au croisement de traditions orales, de légendes. Ainsi on considère le canal de La Manche comme le centre d'une même civilisation qui partage des aspects culturels et linguistiques similaires et qui connaît une tradition orale ressemblante qui s'entremêle spontanément. Tout cela s'était déjà produit à l'époque pré-indo-européenne, pendant l'expansion de la

¹ WALTER, Philippe. *Naissance de la littérature française IX^e-XV^e siècle*. Grenoble : Ellug, 1993, p. 72

² CUNLIFFE, Barry. « Le trafic maritime entre le continent et la Grande-Bretagne ». In *Les Celtes*. Paris : Éditions Stock, 1997, p. 581

³ Ibid., p. 583

culture mégalithique qui laisse ses traces sur les îles Britanniques ou en Bretagne armoricaine.

La manifestation la plus spectaculaire des cultures néolithiques de l'Occident est indiscutablement l'architecture mégalithique, qui atteint dans les régions atlantiques une ampleur et une complexité sans pareilles. Les plus anciens de ces monuments [...] remontent à la seconde moitié du V^e millénaire avant J.-C. ¹

Ces échanges culturels s'effectuent même au cours de l'époque celtique antique (époque gauloise) et de l'époque celtique du Haut Moyen Age (quand prévaut l'influence des îles).

3.2. Guillaume le Conquérant et les Plantagenêt

L'autre renforcement de ce lien est dû à l'évolution historique après la bataille de Hastings, en 1066, où Guillaume le Conquérant, duc de Normandie, abat les Saxons et se fait couronner roi d'Angleterre. Le point important, raisonné et non négligeable, est le fait que les Bretons armoricains représentaient quasiment un tiers de son armée. En récompense de leur service, ils ont reçu de nombreux domaines du territoire anglais. De nouveau on assiste alors à la rencontre et au croisement des cultures celtes des deux côtés du canal de la Manche. Guillaume relie ainsi pour plusieurs siècles l'histoire de l'Angleterre et d'une partie importante de la France.

Les souverains anglais sont de langue et de culture française, et ils ont quadrillé l'Angleterre de nobles et d'ecclésiastiques d'origine française. De plus, depuis le mariage d'Aliénor d'Aquitaine avec un prince angevin devenu roi d'Angleterre, plus d'un tiers du territoire actuellement français est sous la tutelle politique de la monarchie anglaise.²

Sous le règne d'Henri I^{er} Beauclerc (1100-1135), le déplacement du centre politique commence à être de plus en plus évident. Peu avant sa mort, il fait de sa fille Matilde l'héritière du trône anglo-normand et la marie avec Geoffroy de Plantagenêt, comte d'Anjou et du Maine. Mais c'est surtout sous le règne de leur fils Henri II que la dynastie des Plantagenêt devient la plus puissante en Europe.

En 1152, Henri II Plantagenêt épouse Aliénor, comtesse de Poitiers et duchesse d'Aquitaine. Deux ans après, lorsqu'ils accèdent au trône d'Angleterre, ces deux personnages achèvent la formation d'un vaste ensemble territorial sous leur pouvoir.

¹ KRUTA, Venceslas. *L'Europe des origines. La Protohistoire : 6 000 – 500 avant J.-C.* Paris : Gallimard, 1992, p. 110

² MARKALE, Jean. *Le roi Arthur et la société celtique.* Paris : Payot, 1976, p. 97-98

As a lord of an empire stretching from the Scottish border to the Pyrenees he was potentially the most powerful ruler in Europe, richer even than the emperor and completely overshadowing the king of France, the nominal suzerain of his Continental possessions.¹

« L'espace Plantagenêt devient alors l'un des centres culturels, artistiques et littéraires les plus importants du XII^e siècle. »² Passant la plupart de leur vie plutôt sur le territoire français, ils font de la cour de Poitiers le vrai centre culturel où se rencontrent les savants, les bardes et les troubadours.

C'est grâce à ces deux grands mécènes, Henri II et Aliénor, que naissent les grandes œuvres du XII^e siècle. « Quant au roi de Paris, on n'en dit presque jamais mot. Il n'est pas un mécène, occupé qu'il est à faire la France ; aussi ce n'est pas à lui que l'on dédiera des romans ; et quand un troubadour évoque le roi, c'est du Plantagenêt qu'il s'agit. »³

3.3. Transfert de la matière légendaire

Il existe deux hypothèses possibles concernant le transfert de la matière légendaire autour d'Arthur et de Merlin. Selon la première, les Français ont accueilli cette thématique après la conquête normande de l'Angleterre et c'étaient donc les nobles anglo-normands qui ont amené la tradition arthurienne sur le continent. L'autre hypothèse, avancée par les savants gallois, suppose la transmission de cette matière par les bardes gallois et bretons armoricains. Comme déjà mentionné précédemment, un tiers de l'armée de Guillaume le Conquérant était composé des Bretons armoricains qui se sont installés, après la bataille victorieuse de Hastings, en Cornouailles et au Pays de Galles. Et logiquement, les jongleurs, les conteurs et les bardes ont dû suivre leurs seigneurs en Grande-Bretagne, ce qui les a mis en contact direct avec les bardes et les écoles bardiques galloises. Les bardes, images de la sagesse, incarnaient le savoir de l'Histoire, de la rime et de la récitation, mais possédaient aussi les compétences linguistiques. Ils étaient souvent trilingues – breton et gallois (à l'époque des langues presque similaires), français et latin – ce qui élargissait leur zone d'influence. L'importance des jongleurs bretons est prouvée par le fait qu'ils étaient fréquemment reçus à la cour d'Aliénor d'Aquitaine.

¹ « Comme souverain d'un empire s'étendant de la frontière écossaise jusqu'aux Pyrénées, Henri II était probablement le plus puissant roi en Europe, plus riche que l'Empereur et complètement ombrageant le roi de France, suzerain de ses possessions sur le continent. » GILLINGHAM, John. *The Early Middle Ages 1066-1290* In *The Oxford Illustrated History of Britain*. Edited by Kenneth O. Morgan. Oxford : Oxford University Press, 1996, p. 122

² BAUMGARTNER, Emmanuèle. « Moyen Âge. 1050-1486 » In *Histoire de la littérature française*. Sous la direction de Daniel Couty. Nouvelle édition. Paris : Bordas, 2004, p. 10

³ PAYEN, Jean Charles. *Le Moyen Age I : des origines à 1300*. Tome I de la collection Littérature française. Paris : Arthaud, 1970, p. 30

Pour notre approche, il faut se concentrer surtout sur les interactions entre le Pays de Galles, la Cornouailles et la Bretagne, les territoires de langues celtiques descendant de la même branche. Le gallois, le cornique et le breton sont des langues brittoniques qui sont jusqu'à l'an 1000 presque identiques, ce qui prouve le contact étroit. C'est aussi sur cette ligne géographique que s'opère le transfert continu et réciproque de la légende arthurienne. Une fois la matière traitée en latin ou plus tard en français, elle revient à nouveau sur les îles, connaît des traductions en gallois et dans d'autres langues, parfois elle mène aux nouvelles réadaptations. Son expansion est énorme de même que son influence sur l'évolution littéraire dans l'Europe entière. Il s'agit d'une matière vivante qui ne cesse d'évoluer, de changer et de croître.

4. Succession des données littéraires

Il paraît difficile de faire une chronologie exacte des textes évoquant Merlin. La plupart des textes provient très probablement des copies de manuscrits anciens déjà perdus, ce qui rend la datation incertaine. En plus, une partie importante des récits circule dans la tradition orale qui est difficile à reconstituer. Cela appesantit surtout la recherche des textes supposés avoir existé avant Geoffroy de Monmouth.

4.1. Textes des pays celtiques : littérature galloise

4.1.1. Datation problématique

Les textes celtiques, surtout ceux de la littérature galloise, sont importants pour l'étude du personnage de Merlin et de ses origines. Même si certains chercheurs (comme par exemple Paul Zumthor, qui présente la première étude moderne sur Merlin¹) nient l'influence des textes celtiques sur la formation de ce personnage littéraire, les études plus récentes montrent l'importance de la littérature galloise et des survivances de la culture celtique dans la tradition orale.

Le problème essentiel dans l'étude des textes gallois émane de la datation difficile de ces œuvres. La littérature galloise suit longtemps des traditions bardiques qui se basent sur la transmission orale. Les manuscrits qu'on possède datent d'à partir de la fin du XII^e

¹ Dans les années 40 du XX^e siècle, Paul Zumthor publie sa thèse intitulée Merlin le Prophète. Il y mentionne les textes gallois, mais il les présente comme postérieurs à l'*Historia Regum Britanniae*, donc en tant que réaction à l'œuvre de Monmouth. Ce chapitre reste invarié aussi dans la réimpression de 1973, mais dans la préface il admet déjà que, selon les études récentes, ces textes sont très probablement antérieurs même à l'*Historia Brittonum* de Nennius. ZUMTHOR, Paul. *Merlin le Prophète. Un thème de la littérature polémique, de l'historiographie et des romans*. Genève : Slatkine, 1973, p. 54-58

siècle. Donc dans la chronologie des œuvres traitant Merlin, cela les feraient postérieures à l'*Historia Regum Britanniae* (1138) de Geoffroy de Monmouth. Mais l'analyse du vocabulaire, de l'orthographe et du style de certains poèmes montre qu'une partie des textes contenus dans les manuscrits date de l'époque plus ancienne. Le plus ancien recueil de poésie galloise se trouve dans *Le Livre Noir de Carmarthen*¹, dont le manuscrit date à peu près de 1200.

The earliest complete manuscript of Welsh verse that we possess is the Black Book of Carmarthen (written c. 1200 A.D.), which contains a collection of a large number of poems datable at various periods from the ninth century to the end of the twelfth.²

4.1.2. Merlin et Arthur

Dans les textes gallois, qui seront successivement présentés, la relation entre Merlin et Arthur n'est jamais soulignée. La légende de Merlin se montre complètement autonome. Dans la plupart des textes, Merlin s'enfuit après la bataille d'Arfderydd dans la forêt. « Il est devenu un homme vivant avec les animaux, ne supportant plus la civilisation et a reçu le don prophétique. »³

Il existe pourtant un texte de la littérature galloise qui relie Merlin à Arthur. Il s'agit des « Triades de l'île de Bretagne », *Trioedd Ynys Prydain*. Ces courts textes, rassemblés par trois, représentaient, selon Ceri W. Lewis⁴, un catalogue des héros et des noms légendaires qui servait au barde de l'index pour la connaissance qu'il devait avoir sur l'ancienne Histoire et les légendes. Ces triades sont transmises par plusieurs manuscrits de la littérature galloise. Elles citent par ailleurs trois bardes habiles de la cour d'Arthur : Myrddin fils de Morfryn, Myrddin Emrys et Taliesin. Il est très probable que les deux Myrddin ne sont qu'un seul et que ce texte ne fait que souligner l'association d'Arthur et

¹ *The Black Book of Carmarthen*, ou *Llyfr Du Caerfyrddin* en gallois, dont le manuscrit se trouve dans la Bibliothèque nationale du Pays de Galles. *Llyfr Du Caerfyrddin. The Black Book of Carmarthen*. [online]. [cit. 2008-07-15] Accessible sur : <<http://www.maryjones.us/ctexts/bbcindex.html>> [date du dernier changement : 2008-07-03]

² « Le plus ancien manuscrit complet des vers gallois qu'on possède est le *Livre Noir de Carmarthen* (écrit à peu près en 1200), qui contient une collection d'un grand nombre de poèmes datant de différentes périodes à partir du IX^e siècle jusqu'à la fin du XII^e siècle. » JARMAN, A.O.H. « V. The Later Cynfeirdd » In *A Guide to Welsh Literature*. Volume I. Edited by A.O.H. Jarman and Gwilym Rees Hughes. Swansea : Christopher Davies, 1976, p. 98

³ TRACHSLER, Richard. *Merlin l'enchanteur – étude sur le Merlin de Robert de Boron*. Paris : Éditions Sedes, 2000, p. 23

⁴ LEWIS, Ceri W. « VI. The Court Poets : Their function, status and craft » In *A Guide to Welsh Literature*. Volume I. Edited by A.O.H. Jarman and Gwilym Rees Hughes. Swansea : Christopher Davies, 1976, p. 141

de Merlin annoncée dans la littérature par Monmouth (la datation des triades n'étant pas encore sûre).

4.1.3. Poèmes

Dans la littérature galloise, Merlin n'apparaît pas dans une tradition épique mais plutôt lyrique. Il existe six poèmes en moyen gallois qui mentionnent Merlin, trois conservés dans *Le Livre Noir de Carmarthen* (vers 1200) et les autres dans *Le Livre Rouge de Hergest* (vers 1400). Mais comme remarque Philippe Walter, « tous ces textes présentent en réalité une matière bien plus ancienne que les manuscrits qui les conservent »¹.

Yr Afallennau (« Les Pommiers ») et *Yr Oianau* (« Le Porcelet » ou « Les salutation au porcelet »), deux poèmes strophiques contenus dans *Le Livre Noir de Carmarthen*, mettent en scène Merlin (Myrddin, dans la tradition galloise) qui déclare ces poèmes en s'adressant au pommier dans le premier et au porcelet dans le deuxième. Dans le premier poème, on apprend que Myrddin se cache dans la forêt depuis la bataille d'Arfderydd pour échapper aux hommes de Rydderch. Il s'assoit sous un pommier, qui le fait invisible, et parle à lui. Dans le poème suivant, il reste toujours sous le pommier, mais cette fois-ci il parle à un petit cochon. Philippe Walter² souligne qu'il ne s'agit ni de bizarreries littéraires ni d'intermèdes comiques, car le pommier et le porc renvoient aux croyances celtiques anciennes qui les associent à l'Autre Monde, au Paradis celtique. Il s'agit alors d'une résurgence d'une tradition très ancienne. Le troisième poème du *Livre Noir de Carmarthen*, *Ymddiddan Myrddin a Thaliesin* (« Le dialogue de Merlin et de Taliesin) est une prophétie à deux voix, prononcée par les deux meilleurs devins de tous les temps.

Ensuite, Merlin se trouve dans trois autres textes incorporés dans *Le Livre Rouge de Hergest*³, dont le manuscrit provient du début du XV^e siècle. *Cyfoesi Myrddin a Gwenddydd ei Chwaer* (« La Conversation de Merlin et de sa sœur Gwenddydd ») aide à situer Merlin par rapport au personnage féminin de Gwenddydd, déjà présent dans « Les Pommiers », qui se montre alors comme sa sœur. L'autre poème, *Gwasgargerdd Fyrddin yn y Bedd* (« Le Chant de Merlin dans la tombe ») montre que « Merlin peut être réduit à

¹ WALTER, Philippe. *Merlin ou le savoir du monde*. Paris : Editions Imago, 2000, p. 17

² Ibid., p. 21

³ *Llyfr Coch Hergest. The Red Book of Hergest*. [online]. [cit. 2008-07-15] Accessible sur : <<http://www.maryjones.us/ctexts/bbcindex.html>> [date du dernier changement : 2008-07-03]

une sorte d'oracle, une voix »¹. Cette image va être réutilisée dans les textes français, lors de l'envoûtement de Merlin par Viviane. Finalement, *Peirian Faban* (« L'Art de commander à la jeunesse ») évoque Merlin comme chef d'armée.

4.1.4. Armes Prydain

*Armes Prydain*², ou « Prophéties de Bretagne », est un autre texte, de deux cents lignes, qui descend aussi de la tradition galloise du vers prophétique. Il se trouve dans le manuscrit connu sous le nom de *Livre de Taliesin*³. Le texte est en quelque sorte un instrument de propagande et décrit la situation politique autour de l'an 930, qui est supposé être la date approximative de sa composition. « In Armes Prydain Myrddin is mentioned as one of the authorities for the prophecy. »⁴ Merlin est l'un des prophètes qui déclarent les prophéties, au début de la deuxième strophe on lit « Myrdin foretells »⁵.

Il est évident que cette tradition orale, tardivement mise à l'écrit, a dû influencer la création du personnage littéraire de Merlin surtout dans les deux œuvres de Geoffroy de Monmouth, considérées comme œuvres fondatrices de la légende arthurienne et de celle de Merlin. Prépondérant semble être la dimension prophétique utilisée à l'intention de manipulation politique, surtout pour la cause bretonne. Mais on verra que même la face de l'homme sauvage sera reprise et retravaillée par les auteurs postérieurs.

¹ TRACHSLER, Richard. *Merlin l'enchanteur – étude sur le Merlin de Robert de Boron*. Paris : Éditions Sedes, 2000, p. 23

² *Armes Prydein Vaw. The Prophecy of Prydein the Great*. [online]. [cit. 2008-07-15] Accessible sur : <<http://www.maryjones.us/ctexts/t06.html>> [date du dernier changement : 2008-07-03]

³ *The Book of Taliesin*, transcrit autour de 1275 et de nos jours conservé dans la Bibliothèque nationale du Pays de Galles.

⁴ « Myrddin est mentionné dans les *Armes Prydain* comme une des autorités de la prophétie » JARMAN, A.O.H. « V. The Later Cynfeirdd » In *A Guide to Welsh Literature*. Volume I. Edited by A.O.H. Jarman and Gwilym Rees Hughes. Swansea : Christopher Davies, 1976, p. 117

⁵ « Myrdin prédit » *Armes Prydein Vaw. The Prophecy of Prydein the Great*. [online]. [cit. 2008-07-15] Accessible sur : <<http://www.maryjones.us/ctexts/t06.html>> [date du dernier changement : 2008-07-03]

4.2. Ages sombres

L'époque dans laquelle Arthur et Merlin sont supposés avoir vécu est, dans l'Histoire de la Grande-Bretagne, surnommée *Dark Ages*, les « âges sombres ». Cette période s'étend à peu près entre la fin du IV^e siècle et le IX^e siècle. C'est une époque durant laquelle on voit quand même beaucoup d'évolutions importantes ; différenciation des langues, naissance des idéaux et des traditions. L'expression « âges sombres » reflète plutôt le silence des données historiques écrites.

En 410, l'empereur Honorius informa les *civitates* de l'île de Bretagne que dorénavant, elles ne devaient pas compter sur les troupes impériales et qu'elles étaient libres de se tirer d'affaire toutes seules. [...] La Bretagne devenait entièrement indépendante.¹

C'est surtout cet abandon militaire définitif, annoncé par une lettre d'Honorius, qui cause le manque de traces écrites sur les faits historiques en Grande-Bretagne, jusqu'alors enregistrés par les historiens et les écrivains romains. La Grande-Bretagne se retrouve solitaire militairement mais dans une sorte aussi spirituellement (au niveau de l'*intelligentia*).

Pour avoir des témoignages sur les « âges sombres », il faut se fier surtout à l'archéologie qui est la seule source plus ou moins objective. Il existe tout de même quelques documents écrits de l'époque, mais il est nécessaire de les prendre sous réserve et de ne pas se fier totalement à leur contenu. Il s'agit plus précisément de trois textes, attribués à Gildas, Bède et Nennius, qui semblent être les seules sources d'informations écrites sur les *Dark Ages*.

4.2.1. Gildas et Bède le Vénérable

Le plus vieux des textes est *De Excidio et Conquestu Britanniae* écrit au VI^e siècle par un clerc gallois nommé Gildas. La source importante sur la vie de Gildas est d'une part *Vie de Saint Gildas* qui nous parvient par deux textes : par la version bretonne du XI^e siècle d'un moine de Rhuys (l'abbaye du Morbihan, en Bretagne, fondée au VI^e siècle par Gildas lui-même) et par une autre adaptation faite un siècle plus tard par un contemporain gallois de Monmouth, Caradoc of Lancarvan. « But almost all the data that can be regarded as trustworthy are derived from Gildas's own book and from brief notices in Irish and Welsh

¹ MARKALE, Jean. *Le roi Arthur et la société celtique*. Paris : Payot, 1976. p. 158

annals. »¹ Gildas est né au début du VI^e siècle (dans son texte il mentionne comme date de sa naissance la bataille de Badon), il vivait à l'est de l'Angleterre et un peu avant 547 il écrit son texte. On suppose qu'il a fait un voyage à Rome et qu'il a passé ses dernières années en Bretagne (armoricaine) où il a fondé l'abbaye de Rhuys.

Comme le dit Jean Markale, Gildas « est plus un moralisateur vitupérant contre les vices de ses compatriotes qu'un véritable historien. »² C'est à cause de son éducation, que Gildas montre de fortes sympathies pour Rome et ressent alors le déclin de la Grande-Bretagne qu'il veut décrire dans son œuvre. « Gildas published a forthright attack on the princes and bishops of his day, and began with a historical preface, tracing the origins of the evils he denounced. »³ L'œuvre représente plutôt une critique de l'époque qui touche la corruption de l'Etat et de l'Eglise et les faits historiques mentionnés ne sont que flous et ombragés par une rancune personnelle.

Il est donc évident que le texte de Gildas doit être pris avec réserve. Les dates ne sont pas exprimées explicitement et plusieurs personnages historiques ne sont pas mentionnés. Son choix des faits historiques sert à prouver ses arguments, à illustrer « the inborn wickedness of British nation »⁴. Pourtant le texte sert de témoignage sur le caractère du pays (villes et régions par exemple) et de ses habitants – les informations réutilisées dans les œuvres postérieures.

Le deuxième texte, qui apparaît au début du VIII^e siècle (731), est une chronique ecclésiastique, *Historia ecclesiastica gentis anglorum*, écrite par Bède le Vénérable. Bède (né vers 672 et mort en 735) est un moine et lettré anglo-saxon, un homme très estimé par la société de son temps. Son *Historia* commence par une introduction sur le passé romain et pré-romain qu'il tire des auteurs continentaux. Pour l'époque après l'an 410, il transcrit l'œuvre de Gildas, avec quelques petites modifications prises dans d'autres sources, pour aboutir à son texte décrivant l'époque après l'an 597. « Though his readers may admire the

¹ « Mais presque toutes les données, qui peuvent être conçues comme crédibles, proviennent du livre même de Gildas et des courtes mentions dans les annales d'Irlande et du Pays de Galles. » JAMES, Montague Rhodes. « V. Latin Writings in England to the Time of Alfred. § 1. Gildas and The History of the Britons. » In *The Cambridge History of English and American Literature in 18 Volumes (1907–21). Volume I. From the Beginnings to the Cycles of Romance*. [online]. [cit. 2008-06-20] Accessible sur : <<http://www.bartleby.com/211/1201.html>>

² MARKALE, Jean. *Le roi Arthur et la société celtique*. Paris : Payot, 1976, p. 159

³ « Gildas a publié l'attaque directe contre les princes et les évêques de son temps, et il a commencé avec une préface historique dans laquelle il a tracé les origines du mal qu'il dénonçait. » MORRIS, John. *The Age of Arthur. A History of the British Isles from 350 to 650*. London : Weidenfeld and Nicolson, 1973, p. 35

⁴ « la faiblesse innée de la nation bretonne » Ibid., p. 36

skills with which he used his sources, they can learn nothing from his introductory chapters that they could not also learn elsewhere. »¹ Même si Bède manque d'innovation au niveau de la matière, son influence sur les historiens et les écrivains de l'époque au niveau du style reste indiscutable. Mais de nouveau, il faut souligner que son ouvrage est aussi suspect de partialité antibretonne. En tant que Saxon, et soutenant alors la cause saxonne, « il passe sous silence de nombreux faits qui pourraient être fort intéressants »².

Les deux textes, seuls porteurs de traces écrites sur la période des « âges sombres », en plus sur l'époque « arthurienne », se montrent peu crédibles à cause de leur manque d'objectivité. Leur silence par rapport à Arthur et Merlin peut être compris soit comme une indication d'une petite importance historique de ces deux personnages, soit comme une suppression volontaire de fait de la partialité des auteurs. Chez l'un due à son amour pro-romain, chez l'autre à son appartenance au peuple saxon. Pourtant il s'agit de textes importants pour l'époque où ils ont été écrits.

4.2.2. Nennius

Le troisième texte provenant de la période des « âges sombres » est le plus important pour notre étude, parce que c'est dans l'*Historia Brittonum* qu'apparaît pour la première fois le personnage d'Arthur. De plus, il s'y révèle aussi un épisode avec Merlin qui y apparaît sous le nom d'Ambrosius.

« Nennius copied and freely edited a collection of brief notes, gathered from various sources, on early British history and geography. »³ Nennius, à qui on assigne l'*Historia Brittonum*, n'est en effet que le compilateur de ce texte. Le noyau dur provient déjà du VII^e siècle de la partie sud du Pays de Galles et différentes parties s'ajoutent au fil du temps. C'est au début du IX^e siècle que les textes parviennent à un Gallois, Nennius, qui les rassemble et en forme un texte complexe et cohérent.

Il se présente lui même dans la préface comme compilateur ayant rassemblé tout ce qu'il pouvait trouver dans diverses sources.

¹ « Même si ses lecteurs peuvent admirer son habileté de traiter ses sources, ils ne peuvent apprendre des chapitres d'introduction rien de nouveau qu'ils ne pourraient lire ailleurs. » MORRIS, John. *The Age of Arthur. A History of the British Isles from 350 to 650*. London : Weidenfeld and Nicolson, 1973. p. 39

² MARKALE, Jean. *Le roi Arthur et la société celtique*. Paris : Payot, 1976. p. 159

³ « Nennius a copié et librement publié une collection de courtes notes, rassemblées de différentes sources, sur la géographie et l'Histoire précoce de la Grande-Bretagne. » JONES, W. Lewis. XII. The Arthurian Legend. § 2. Nennius and Gildas. In *The Cambridge History of English and American Literature in 18 Volumes (1907–21). Volume I. From the Beginnings to the Cycles of Romance*. [online]. [cit. 2008-08-03] Accessible sur : <<http://www.bartleby.com/211/1201.html>>

I have presumed to deliver these things in the Latin tongue, not trusting to my own learning, which is little or none at all, but partly from traditions of our ancestors, partly from writings and monuments of the ancient inhabitants of Britain, partly from the annals of the Romans, and the chronicles of the sacred fathers ... and from the histories of the Scots and Saxons ... ; I have lispilyngly put together this history from various sources.¹

Une source importante, mais pourtant difficile à prouver, est la tradition orale, la tradition bardique du Pays de Galles, comme le souligne l'étude sur la littérature galloise : « Traditional material of this kind probably constituted one of the sources used in early ninth century by the Welsh monk Nennius, when he was preparing the Latin compilation known as the *Historia Brittonum*. »² Il est sûr qu'il avait à sa disposition différentes annales (romaines, irlandaises et galloises), de même que des œuvres de ses prédécesseurs.

Cela pourrait donc suggérer l'idée que l'*Historia Brittonum* n'apporte rien de nouveau, rien d'extraordinaire. Bien au contraire. « Cet ouvrage, dont les manuscrits sont nombreux mais datent au moins du X^e siècle, est une sorte de rhapsodie de traditions recueillies à différentes époques dans un milieu essentiellement breton. »³ La différence importante par rapport aux deux textes mentionnés précédemment consiste dans le fait que cet ouvrage naît dans un milieu breton qui n'est pas contraint des partialités romaines ou saxonnes. C'est le premier texte qui montre l'Histoire de la Grande-Bretagne de l'intérieur, du milieu des Bretons qui se montrent glorieux et fiers.

L'autre trait essentiel de l'évolution postérieure est la mention du personnage d'Arthur, dont la gloire commence à croître dans la tradition orale et qui émerge de l'ombre pour redonner plus de fierté à la nation bretonne. Nennius montre Arthur comme le vainqueur de plusieurs batailles « qui permettent une nette renaissance bretonne en face des Saxons. »⁴ Pourtant, comme on a pu le voir au chapitre touchant le fond historique

¹ « Je pensais à transmettre ces choses dans la langue latine, non pas croyant à mes propres connaissances, qui sont petites même nulles, mais les tirant en partie des traditions de nos ancêtres, en partie des écrits et monuments des anciens habitants de la Grande-Bretagne, en partie des annales des Romains et des chroniques des pères de l'Eglise ... et des Histoires des Ecossais et des Saxons ... ; J'ai rassemblé par fragments cette Histoire de différentes sources. » Nennius. *History of the Britons (Historia Brittonum)*. Translated by J.A.Giles. Project Gutenberg.[online]. [cit. 2008-05-12] Accessible sur: <<http://www.gutenberg.org/etext/1972>> [Version : released on 2006-02-26] (I. The Prologue, § 1.)

² « Le matériel traditionnel de ce type a probablement constitué une des sources utilisées au début du IX^e siècle par le moine gallois Nennius, quand il préparait sa compilation latine, *Historia Brittonum*. » LEWIS, Ceri W. « I. The Historical Background of Early Welsh Verse » In *A Guide to Welsh Literature*. Volume I. Edited by A.O.H. Jarman and Gwilym Rees Hughes. Swansea : Christopher Davies, 1976, p. 19

³ MARKALE, Jean. *Le roi Arthur et la société celtique*. Paris : Payot, 1976, p. 159

⁴ Ibid., p. 195

(chapitre 2.1.), Arthur n'est pas encore présenté comme un roi, mais plutôt comme *dux bellorum, commander*, donc « chef de guerre ». « Then it was, that the magnanimous Arthur, with all the kings and military force of Britain, fought against Saxons. And though there were many more noble than himself, yet he was twelve times chosen their commander, and was so often conqueror. »¹ Après, les douze batailles sont énumérées, celle de Mount Badon étant la dernière mentionnée, durant laquelle Arthur aurait soi-disant tué seul neuf cents quarante ennemis. C'est ainsi qu'Arthur apparaît sur la scène littéraire et que commence une légende qui va atteindre une gloire infinie.

En ce qui concerne le personnage de Merlin, ce nom n'apparaît pas dans l'œuvre de Nennius. Pourtant l'*Historia Brittonum* est reconnue comme lieu de la première occurrence de ce personnage mystérieux. Il est incontestable que Nennius présente un épisode qui sera par la suite inséparablement lié à Merlin. L'histoire parle de Vortigern qui veut bâtir une tour de défense, mais elle s'écroule toujours. Ses savants lui conseillent de trouver l'enfant sans père, de le tuer et disperser son sang sur les fondations. Mais l'enfant, une fois trouvé, se met à dévoiler à Vortigern la vraie raison de l'écroulement de la tour. Ils découvrent deux dragons sous terre, un rouge et l'autre blanc, qui par la suite commencent à se battre. Après cette démonstration réelle, l'enfant explique cette image allégorique et en quelque sorte prophétique.² Finalement le roi lui demande son nom et il répond : « Ambrosius vocor, id est, Embreis Guletic ipse videbatur ».³ Il se présente alors comme Ambrosius (Ambrose, dans la traduction en anglais) qui donne Embreis Guletic, ou encore Emrys, en gallois. « Myrddin Emrys en gallois. Ambrosius/Emrys est plus une épithète qu'un nom propre, et suggère une origine royale, ou à tout le moins noble, du personnage. »⁴ L'histoire de la tour et le nom « Ambrosius » seront par la suite réutilisés dans l'œuvre de Geoffroy de Monmouth qui les relie avec le nom de Merlin. « Merlin, who was also called Ambrosius. »⁵

¹ « Après ce magnanime Arthur, avec tous les rois et toute la force militaire de la Grande-Bretagne, combattait contre les Saxons. Et même s'il y avait beaucoup plus nobles que lui, toutefois il était douze fois choisi comme leur chef et il était aussi souvent vainqueur. » Nennius. *History of the Britons (Historia Brittonum)*. Translated by J.A.Giles. Project Gutenberg. [online]. [cit. 2008-05-12] Accessible sur : <<http://www.gutenberg.org/etext/1972>> [Version : released on 2006-02-26] (III. The History, § 50.)

² Nennius. *History of the Britons (Historia Brittonum)*. Translated by J.A.Giles. Project Gutenberg.[online]. [cit. 2008-05-12] Accessible sur : <<http://www.gutenberg.org/etext/1972>> [Version : released on 2006-02-26] (III. The History, § 42)

³ *Historia Brittonum*. Edited by Theodore Mommsen. [online]. [cit. 2008-07-31] Accessible sur : <<http://www.thelatinlibrary.com/histbrit.html>> (§ 42)

⁴ BERTHELOT, Anne. *La légende du roi Arthur*. Paris : Éditions du Chêne, Hachette Livre, 2004. p. 33

⁵ « Merlin, qui est aussi appelé Ambrosius. » MONMOUTH, Geoffrey of. *The History of the Kings of Britain*. Translated by Lewis Thorpe. London: Penguin Books, 2001, c1966. p. 169

4.3. Geoffroy de Monmouth

Comme déjà mentionné auparavant, le vrai « inventeur » ou plutôt « créateur » de la légende arthurienne est Geoffroy de Monmouth. C'est avec ses œuvres que s'achève aussi la formation de la légende autour de Merlin.

Geoffroy est, comme son nom l'indique, probablement né à Monmouth dans le sud-est du Pays de Galles. Il est clerc à Oxford et vers la fin de sa vie il devient évêque de Saint-Asaph, au Pays de Galles, où il meurt autour de 1155. Son origine galloise l'imprègne des traditions orales qui l'influencent dans sa production littéraire. Le personnage de Merlin apparaît déjà dans sa première œuvre, parue vers 1130, les *Prophetiae Merlini*. A cause de leur énorme succès, elles vont être intégrées aussi dans l'œuvre suivante, dans l'*Historia Regum Britanniae*, achevée vers 1138. Enfin, vers 1150, Geoffroy rédige son dernier texte concernant Merlin, la *Vita Merlini*.

Le chapitre 2.2. montrait que c'est aussi sous la plume de Geoffroy que naît l'ambiguïté du personnage de Merlin, qui se présente une fois comme prophète et une autre fois comme homme sauvage et fou. Sur cette dualité originare s'ajoutent d'autres, ce qui va faire de Merlin le personnage le plus difficile à cerner. Mais malgré cette ambivalence, le personnage de Merlin est en même temps assez complexe. L'axe fondamental des événements autour de Merlin est aussi tracé par Monmouth, et les auteurs suivants ne vont que rajouter ou modifier des détails. Finalement, c'est aussi Monmouth qui « est le premier à établir un lien étroit entre Merlin et l'histoire du roi Arthur. »¹

4.3.1. *Historia Regum Britanniae* (et les *Prophetiae Merlini*)

4.3.1.1. *Prophetiae Merlini*

Il paraît logique de parler des *Prophetiae Merlini* en tant que partie de l'*H.R.B.*² même si on sait qu'elles ont existé comme œuvre séparée encore avant l'*H.R.B.* Pourtant c'est Geoffroy de Monmouth lui même qui les incorpore dans sa deuxième œuvre sans avoir rompu sa complexité. Par contre, ce placement semble être calculé. Le texte des « Prophéties » suit l'épisode de la construction de la tour qui s'écroule et où Merlin donne

¹ DELCOURT, Thierry. « De Geoffroi de Monmouth au Merlin de Robert de Boron » In *Merlin roman du XIII^e siècle, Robert de Boron*. Ouvrage dirigé par Danielle Quérueu, Christine Ferlampin-Acher. Paris : Ellipses, 2000, p. 9

² *H.R.B.* = *Historia Regum Britanniae*

la signification de ce fait à Vortigern¹. Ensuite, il continue à transmettre ses prophéties qui « transposent d'abord les événements survenus en Grande-Bretagne depuis l'invasion saxonne jusqu'au règne d'Henri I^{er}; puis elles annoncent obscurément la revanche des Bretons, avant une série de cataclysmes présageant la fin du monde. »² Pourtant, il faut remarquer que le style diffère du reste du livre. Il s'agit d'un enchaînement d'images souvent allégoriques, avec des sens cachés, qui se succèdent très vite. Cette pratique semble refléter la tradition bardique des vers prophétiques qui circulent dans la tradition galloise, familière à Geoffroy. Ceri W. Lewis souligne en plus l'aspect de propagande politique que cette versification prophétique englobe.

These bards, who obviously represented a long and ancient tradition, may well have been the originators of that distinctive type of prophetic or vaticinary verse which became so popular in Wales as a medium for propaganda during periods of great political uncertainty or acute social stress.³

4.3.1.2. Propagande

Cet aspect de propagande est l'emblème de toute H.R.B. Geoffroy de Monmouth est engagé par la dynastie des Plantagenêt, et c'est sur commande d'Henri I^{er} qu'il commence à écrire l'H.R.B. Son but est de retracer l'Histoire de la Grande-Bretagne des origines troyennes jusqu'aux Plantagenêt, ce qui vise à leur donner une généalogie prestigieuse.

Comme il était déjà mentionné dans le chapitre sur la réécriture (chapitre 1.2.), durant le XII^e siècle (surtout sous les Plantagenêt) la *translatio studii* se déplace jusqu'en Angleterre normande. Les grandes œuvres littéraires du XII^e siècle naissent à la cour anglo-normande, surtout sous la tutelle d'Aliénor d'Aquitaine et d'Henri II. « Ce transfert (*translatio*) vient ainsi se superposer à la conception plus ancienne de la *translatio imperii*, du transfert du pouvoir (de la prouesse) de l'Orient, où tout naît, à l'Occident, où tout s'achève. »⁴ C'est à partir du VII^e siècle que s'accroît l'intérêt de l'homme médiéval, et surtout des dynasties régnantes, à s'assurer une origine majestueuse. Les Francs et les Capétiens, qui leur succèdent, s'approprient la légende qui fait de Troie l'orientale

¹ L'épisode reprise de Nennius

² BRUNEL, Pierre. Merlin. In *Dictionnaire des mythes littéraires*. Paris : Éditions du Rocher, 1998, p. 1041

³ « Ces bardes, qui décrivaient une longue et ancienne tradition, pouvaient bien être les auteurs de ce type spécifique de verse prophétique ou divinatoire qui devient si populaire au Pays de Galles comme moyen de propagande pendant les périodes de l'incertitude politique ou du stress angoissant de la société. » LEWIS, Ceri W. « I. The Historical Background of Early Welsh Verse » In *A Guide to Welsh Literature*. Volume I. Edited by A.O.H. Jarman and Gwilym Rees Hughes. Swansea : Christopher Davies, 1976, p.16

⁴ BAUMGARTNER, Emmanuèle. « Moyen Âge. 1050-1486 » In *Histoire de la littérature française*. Sous la direction de Daniel Couty. Nouvelle édition. Paris : Bordas, 2004, p. 6

l'ancêtre à l'origine de cette *translatio imperii*. Ainsi ils suivent le modèle de Virgile qui, dans l'Énéide, a assuré à l'empereur Auguste une descendance quasi divine qui a comme l'origine le héros Énée, fils de déesse Vénus. On a pu voir que sous les Plantagenêt, la *translatio imperii*, donc le déplacement du pouvoir, arrive jusqu'aux îles Britanniques. Pourtant les rois d'Angleterre, appartenant à la dynastie anglo-normande ou anglo-angévine par la suite, ne disposent pas de lignage prestigieux. Les Plantagenêt ont un grand besoin de se procurer un grand ancêtre capable de faire face à Charlemagne, dont les Capétiens se prétendaient les héritiers. C'est donc dans cette atmosphère de manipulation idéologique de l'Histoire que Geoffroy de Monmouth dote les rois d'Angleterre d'une généalogie descendant de Brutus, petit-fils d'Énée, qui est supposé avoir donné le nom à la Bretagne et aux Bretons. En plus, avec le personnage d'Arthur, conçu dès lors comme ancêtre mythique des Plantagenêt, il contrebalance l'influence de Charlemagne.

4.3.1.3. Sources

Walter, Archdeacon of Oxford, ... presented me with a certain very ancient book written in the British language. This book, attractively composed to form a consecutive and orderly narrative, set out all the deeds of these men, from Brutus, the first king of the Britons, down to Cadwallader, the son of Cadwallo. At Walter's request I have taken the trouble to translate the book into Latin, although, indeed, I have been content with my own expressions and my own homely style.¹

Geoffroy de Monmouth présente ainsi dans la préface de son *H.R.B.* la source de son œuvre qu'il présente donc comme une traduction d'un « vieux livre écrit en langue brittonique ». Aucun livre de ce type n'est survenu à notre époque, dans aucun manuscrit médiéval, ce qui rend l'existence de cette source assez incertaine. Il ne faut pas nier complètement l'existence possible d'un tel livre (en langue brittonique, donc soit en vieux gallois, soit en vieux breton : comme déjà mentionné, ces langues sont très similaires jusqu'au XI^e siècle). L'époque moderne ne connaît en réalité qu'un fragment des livres écrits au Moyen Âge. On ne possède que peu de textes en vieux breton même si les études prouvent que la littérature était abondante. Mais pourtant, même si on admet que Geoffroy avait à sa disposition un livre que ses contemporains ne connaissaient pas, il est évident

¹ « Walter, Archidiacre d'Oxford, ... m'a présenté un très vieux livre écrit en langue brittonique. Ce livre, composé d'une façon attractive pour former une narration consécutive et systématique, nomme tous les actes de ces hommes, de Brutus, premier roi des Bretons, jusqu'à Cadwallader, fils de Cadwallo. Sur la demande de Walter, je me suis donné de la peine à traduire ce livre en latin, quoique, évidemment, en me contentant avec mes propres expressions et mon humble style. » MONMOUTH, Geoffrey of. *The History of the Kings of Britain*. Translated by Lewis Thorpe. London: Penguin Books, 2001, c1966, p. 51

que l'*H.R.B.* n'est pas une simple traduction de ce livre en latin. Plusieurs passages montrent que Geoffroy se servait de différentes sources et qu'il a composé un livre original avec beaucoup d'inventions personnelles. Il est clair qu'il utilisait les œuvres déjà existantes de Gildas, Bède et Nennius, les *Annales Cambriae* de même que les listes et les généalogies galloises des rois. De plus, il connaissait la poésie prophétique galloise, le grand barde Taliesin et surtout la tradition orale. L'*H.R.B.* est plutôt une pseudo-histoire, une Histoire modifiée dans une intention politique. Comme dit Lewis Thorpe dans son introduction de la traduction de l'*H.R.B.*, il y a des points historiques mais la plupart du texte ne peut pas être considérée comme une vraie Histoire. « It remains true that much, if not most, of his material is unacceptable as history ; and yet history keeps peeping through the fiction. »¹

4.3.1.4. Merlin dans l'*Historia Regum Britanniae*

Geoffrey may be said to have created the figure of the prophet Merlin as he appears in later romance, even though, according to Celtic scholars, it can now be regarded as certain that he derived the outline of the Merlin story from anterior Welsh sources.²

Ce propos de Lewis Thorpe reprend et justifie l'idée mentionnée dans le chapitre 4.1. qui traitait les textes gallois qui seraient très probablement à l'origine de la création du personnage de Merlin, dans les dimensions qu'il atteint dans l'*H.R.B.* Même si les poèmes gallois présentent Merlin tel qu'il sera traité plutôt dans l'œuvre suivante, la *Vita Merlini*, il est évident que Monmouth ressentait les possibilités de ce personnage. Il l'identifie à Ambrosius (l'enfant prodige dans l'*Historia Brittonum* de Nennius) et accroît sa dimension prophétique et son influence sur la politique. Monmouth puise abondamment dans la tradition des vers prophétiques galloises qui visent à stabiliser la situation, politique et sociale, incertaine. Merlin, avec son don prophétique, représente alors le soutien moral, l'espoir d'amélioration et surtout la stabilité.

Merlin dans l'*H.R.B.* suit déjà la trame littéraire telle qu'elle sera reprise par les auteurs postérieurs : les circonstances bizarres de sa naissance, l'épisode de la tour de

¹ « Il est pourtant vrai que beaucoup, si ce n'est même pas la plupart, de la matière est inacceptable comme Histoire ; mais cependant l'Histoire continue à transparaître à travers la fiction. » MONMOUTH, Geoffrey of. *The History of the Kings of Britain*. Translated by Lewis Thorpe. London: Penguin Books, 2001, c1966, p. 19

² « Geoffroy peut être considéré d'avoir créé la figure de Merlin prophète, comme il apparaît dans les romances postérieures, quand même, selon les savants du domaine celtique, on peut aujourd'hui juger de certain qu'il a pris les caractéristiques principales de Merlin des anciennes sources galloises. » MONMOUTH, Geoffrey of. *The History of the Kings of Britain*. Translated by Lewis Thorpe. London: Penguin Books, 2001, c1966, p. 21

Vortigern, l'épisode des pierres d'Irlande dressées sur la plaine de Salisbury, son influence dans la conception d'Arthur lorsqu'il aide Uther à séduire Igerne.

4.3.2. *Vita Merlini*

A la fin de sa vie, vers 1150, Geoffroy rédige une œuvre entièrement consacrée au personnage de Merlin. Il s'agit d'un texte latin en vers qui paraît sous nom de *Vita Merlini*, « La Vie de Merlin ».

Dans ce texte Monmouth complète quelques éléments biographiques sur Merlin qui se relie plus profondément avec la tradition des poèmes bardiques gallois (chapitre 4.1.). Geoffroy semble construire une biographie de Merlin, comme pourrait le supposer le nom de l'œuvre, mais il ne s'agit par contre que d'un épisode de la vie de ce personnage. Il n'y a pas question de sa naissance ou de la fin de sa vie. Dans la *Vita Merlini*, Merlin, roi des Démètes, devient fou après que maints de ses gens meurent dans la bataille, il s'enfuit dans la forêt et « il se transforme en homme de bois, tout comme s'il était venu au monde au cœur même de la forêt. »¹

Il se peut que, dans la *Vita Merlini*, Monmouth vise aussi à concilier les traditions celtiques avec la nouvelle idéologie chrétienne. L'image de Merlin vivant seul dans la forêt ressemble beaucoup à la vie menée par les ermites. Les alternances de la folie et de la raison aboutissent finalement au calme au sein de la nature et Merlin acquiert les pouvoirs de prévision, de savoir suprême. « Le Merlin que présente Geoffroy de Monmouth dans sa *Vita Merlini* conduit à une réflexion sur la conversion chrétienne. »² L'idée de la rédemption se présente alors dans cette image de l'homme sauvage, mais on verra dans les œuvres postérieures que cette thématique va être incluse déjà dans la conception et la naissance de Merlin.

¹ MONMOUTH, Geoffrey de. *La vie de Merlin*. Traduction d'Isabelle Jourdan. Castelnau-le-Lez : Éditions Climats, 1996, p. 17

² WALTER, Philippe. *Merlin ou le savoir du monde*. Paris : Editions Imago, 2000, p.28

4.4. Wace

Le succès de l'*Historia Regum Britanniae* de Geoffroy de Monmouth fut immédiat et le livre connaît très vite des traductions et des adaptations dans plusieurs langues. La première version « étrangère » est en langue galloise qui apparaît quelques années après l'*H.R.B.* sous le titre de *Brut y Brenhinedd* (« Brut des Rois »). Mais beaucoup plus importante pour l'évolution postérieure de la légende sur le continent est l'adaptation en langue romane. C'est à un Anglo-Normand, né à Jersey, Robert Wace que l'on doit la version française : le *Roman de Brut*, poème de 15 000 vers, composé en 1155 et dédié à Aliénor d'Aquitaine.

Le chapitre sur la réécriture (chapitre 1.2.) a annoncé l'idée que dans la littérature médiévale presque rien n'est stable, que tout change et évolue. Les copistes ne sont pas obligés de produire des copies fidèles. Il en va de même avec le fait de traduire une œuvre d'une langue à l'autre. « Le traducteur médiéval est un créateur à part entière et son entreprise va bien au-delà d'une fidèle transcription du support original. »¹ Le traducteur au Moyen Age doit être considéré d'une façon différente que celui d'aujourd'hui. Probablement, il est même le contraire du traducteur moderne qui doit traduire fidèlement le contenu de l'original, tout en respectant aussi le mieux possible l'aspect stylistique de l'œuvre. Au Moyen Age, le traducteur possède plus de liberté et il crée une nouvelle œuvre. « Traduire, pour le poète médiéval, c'est adapter, réécrire, recréer et c'est aussi parfois repenser, réinventer. »²

Déjà Geoffroy de Monmouth se présente comme traducteur de cet « ancien livre en langue brittonique », mais pour lui, il ne s'agit que de la revendication d'une source antérieure qui pourrait assurer une certaine légitimité à sa création. Mais Wace se trouve dans une situation différente, il n'y a pas de doutes sur sa source. Sa traduction répond à l'exigence linguistique de l'époque où l'importance de la langue « vulgaire » commence à prévaloir sur le latin. Mais comme dit Mathey-Maille, Wace crée plutôt une « traduction-adaptation » qui répond aussi aux autres exigences de la société. Elle doit répondre au goût de la clientèle qui pousse l'écrivain à une nouvelle façon de penser et d'écrire.

¹ MATHEY-MAILLE, Laurence. « Traduction et création : de l'*Historia Regum Britanniae* de Geoffroy de Monmouth au *Roman de Brut* de Wace » In *Écriture et modes de pensée au Moyen Age. Études rassemblées par Dominique Boutet et Laurence Harf-Lancner*. Paris : Presses de l'École Normale Supérieure, 1993, p. 187

² Ibid., p.193

Wace choisit pour le *Roman de Brut* la forme en vers octosyllabique qui allège les longues périodes latines et il se permet d'autres changements au niveau stylistique, de même que des variations du contenu. Il prend de la liberté d'un côté dans les simplifications de certains épisodes, mais de l'autre côté aussi dans les ajouts. Comme le remarque Ivor Arnold¹ dans l'introduction de son édition du *Roman de Brut*, Wace apporte au texte de Monmouth « des retouches, soit en omettant des passages, soit en intercalant des renseignements supplémentaires qu'il a puisés à diverses sources ». Les omissions de Wace consistent dans l'enlèvement des passages inutiles pour le récit, comme des noms des personnages et des généalogies secondaires. De l'autre côté, il ajoute quelques précisions topographiques. Il est aussi considéré comme l'inventeur de l'image littéraire de la Table Ronde : « Fist Artus la Roonde Table ; Dont Breton dient mainte fable »². L'autre trait important qu'il ajoute à la légende arthurienne est la croyance qu'Arthur vit encore sur l'île d'Avalon et que les Bretons attendent son retour. Wace a indiscutablement un talent de peintre et de conteur avec lequel « il réussit à recréer le détail d'un événement, à lui donner du relief »³. Sa contribution à la traduction est alors plus grande que lors d'une transposition d'une langue à une autre.

« Son œuvre répond ainsi à la définition étymologique du roman : texte en langue vulgaire traduit du latin, mais elle dépasse cette définition originelle pour accéder à un statut romanesque. »⁴ Il est encore impossible de parler de « roman » en tant que genre littéraire comme il se présente dans la théorie littéraire contemporaine, déjà du simple fait que le *Roman de Brut* est une œuvre en vers. Mais comme dit Mathey-Maille, l'œuvre de Wace porte pourtant des marques de l'écriture romanesque. Il s'agit d'une nouvelle approche de penser les faits et surtout les personnages qui deviennent plus humains, plus réfléchis et plus travaillés. Ils acquièrent un statut plus important qu'auparavant, ils sont enrichis du point de vue psychologique et morale.

¹ WACE. *Le Roman de Brut*. Tome I, par Ivor Arnold. Paris : Société des Anciens Textes Français, 1938, p. 79

² vers 9998-9999. WACE. *Le Roman de Brut*. Avec un commentaire et des notes par Le Roux de Lincy. Tome second. Rouen : Édouard Frère, 1838. [online]. [cit. 2008-08-02] Accessible sur : <<http://books.google.com/books?id=meueLyU39N0C&pg=PA45&dq=roman+de+brut#PPR30,M1>>

³ WACE. *Le Roman de Brut*. Tome I, par Ivor Arnold. Paris : Société des Anciens Textes Français, 1938, p. 87

⁴ MATHEY-MAILLE, Laurence. « Traduction et création : de l'Historia Regum Britanniae de Geoffroy de Monmouth au Roman de Brut de Wace » In *Écriture et modes de pensée au Moyen Age. Études rassemblées par Dominique Boutet et Laurence Harf-Lancner*. Paris : Presses de l'École Normale Supérieure, 1993, p. 190

Wace's poem, as a whole, thus represents an intermediate stage between the chronicles and the pure romances. It must have contributed powerfully to the popularity of "the matter of Britain", by putting it into a form and a language which commanded a much larger constituency of readers than would be attracted by any Latin prose narrative, however highly coloured or agreeably written.¹

La diffusion de la légende arthurienne sur le continent, dans la société de langue romane, est rendue plus facile grâce à cette traduction-adaptation contenue dans le *Roman de Brut*. C'est dû à la facilité de la langue mais aussi au contenu retravaillé d'une façon beaucoup plus attirante.

En ce qui concerne le rôle de Merlin dans l'œuvre de Wace, il suit la trame annoncée dans l'*Historia Regum Britanniae*, mais son influence est plus petite. Il est plutôt réduit au rôle de conseiller du roi Uther (particulièrement pour la conception d'Arthur). Ses prophéties appartiennent parmi les épisodes omis par Wace. Et lors du règne d'Arthur, Merlin s'efface de plus en plus.

4.5. Robert de Boron

Merlin, dans l'œuvre de Monmouth et puis dans la traduction française de Wace, annonce la grandeur de son caractère qui reste pourtant peu exploitée dans ces œuvres du XII^e siècle. Il n'est pas encore rattaché au personnage d'Arthur même si son rôle dans la conception de ce roi légendaire est déjà annoncé. Le personnage d'Arthur connaît un grand essor sur le continent surtout grâce à la popularisation romanesque dans l'œuvre de Chrétien de Troyes. Mais le personnage de Merlin n'y figure pas. C'est à Robert de Boron qu'on doit le fait que les personnages d'Arthur et de Merlin se rencontrent pour former une des plus grandes légendes médiévales.

« L'invention principale de Robert de Boron consiste à avoir associé le personnage traditionnel de Merlin à une trame spécifique qui fait de lui l'inventeur de la Table Ronde et le grand organisateur de la quête du Graal. »² Les deux thèmes étaient déjà présents dans la littérature antérieure à Boron. La Table Ronde apparaît pour la première fois dans *Brut*

¹ « Le poème de Wace représente alors un niveau intermédiaire entre les chroniques et les romances. Cela a fortement aidé la popularité de la matière de Bretagne, surtout en la transmettant dans une forme et dans une langue qui agissaient sur un plus grand nombre de lecteurs – une influence que n'aurait pas provoquée une narration en latin quoique pittoresque et agréablement écrite. » JONES, W. Lewis. XII. The Arthurian Legend. § 9. Wace. In *The Cambridge History of English and American Literature in 18 Volumes (1907–21)*. Volume I. From the Beginnings to the Cycles of Romance. [online]. [cit. 2008-08-03] Accessible sur : <<http://www.bartleby.com/211/1201.html>>

² TRACHSLER, Richard. *Merlin l'enchanteur – étude sur le Merlin de Robert de Boron*. Paris : Éditions Sedes, 2000, p.8

de Wace et la thématique du Graal fut inventée par Chrétien de Troyes. Le génie de Boron réside dans son art de compilateur et de créateur d'un monde cohérent. En reliant plusieurs sujets, parus séparément dans les œuvres de ces prédécesseurs, il crée un univers arthurien complexe et mythique, dirigé par le personnage de Merlin.

4.5.1. Trilogie : *Joseph, Merlin et Perceval*

Bien que le *Merlin* soit un roman complet et qu'il se suffise tel quel, il ne s'agit pas d'une œuvre complètement autonome. Le *Merlin* s'inscrit dans un cycle qu'on appelle le *Petit Saint Graal*, c'est-à-dire dans la trilogie assignée à Robert de Boron et composée de trois romans : le *Joseph d'Arimathie*, le *Merlin* et le *Perceval*.

Le premier roman du cycle est le *Joseph*, premièrement écrit en vers et traduit ensuite en prose. Il décrit les origines du Graal, le vase dans lequel Joseph a recueilli le sang du Christ sur la croix et qu'il a transporté ensuite en Grande-Bretagne. Suit le *Merlin*, dont il reste un fragment de cinq cents vers et la version complète en prose. Le cycle se ferme par le *Perceval* en prose. Perceval est dans le livre le héros élu et prédestiné à être le gardien du Graal, le héros qui survivra l'enlèvement d'Arthur à Avalon et la fin de la Table Ronde.

L'idée originale de Boron était de voir le Graal et la Table Ronde dans une perspective nouvelle, celle qui rattache la Table Ronde arthurienne à celle de la Cène et à celle du Graal établie par Joseph sur l'ordre de Jésus. Les trois tables comportent toutes un siège vide. C'est dans le *Merlin* que la Table Ronde est créée, d'après la suggestion de ce prophète. Merlin est aussi celui qui, en termes prophétiques, annonce l'arrivée du héros digne de s'asseoir sur le siège vide et digne du Graal.

Le *Merlin* n'est pas qu'un intermédiaire entre le *Joseph* et le *Perceval*, une passerelle de commodité ; il est lié organiquement à l'un et à l'autre, il est pris dans une continuité qui nous mène de la première table à la Table Ronde, et de la Table Ronde illustrée par les chevaliers arthuriens jusqu'à la conquête du Graal, qui nous mène de la chevalerie de Joseph d'Arimathie à celle de Perceval.¹

¹ MICHA, Alexandre. *Étude sur le « Merlin » de Robert de Boron, Roman du XIII^e siècle*. Genève : Librairie Droz, 1980, p. 27

4.5.2. Roman en prose, le *Merlin*

Comme on a pu le voir, le *Merlin* ménage ainsi une transition entre l'époque apostolique et l'époque arthurienne, entre le *Joseph* et le *Perceval*. Le roman couvre l'histoire du royaume de Logres depuis la naissance du prophète jusqu'à l'avènement d'Arthur.

Il est évident que Boron réutilise plusieurs épisodes parues déjà chez Wace et les modifie dans le but de mettre Merlin au centre du livre et de son cycle. Il choisit les scènes où Merlin joue un rôle de premier plan, de même que quelques-unes qui sont peu traitées chez ses prédécesseurs, il les développe et accentue leur importance dans la narration. Surtout la conception de Merlin prend une place importante dans tout le livre et, comme le dit Thierry Delcourt, elle annonce la « problématique générale de la Rédeption et de la lutte entre le Bien et le Mal »¹, l'idée qui dominera toute cette création littéraire. Le fils du diable, il étonne par son apparence monstrueuse (nouveau-né couvert de poils) et par son intelligence prodigieuse. A son pouvoir prophétique (déjà présent chez Monmouth et Wace) s'ajoute celui de la métamorphose qui provient de son malin plaisir à surprendre et mettre à l'épreuve son entourage. Par ce procédé Merlin joue avec les gens, il les tient dans son pouvoir et les persuade de son pouvoir surnaturel. Mais on peut dire que Merlin, chez Boron, est surtout un grand tacticien et manipulateur politique qui, à l'aide de son don de la connaissance de l'avenir, prépare le monde à l'arrivée du chevalier élu pour connaître et protéger le mystère du Saint Graal.

L'autre aspect bien retravaillé dans l'œuvre de Boron est celui de la dualité inquiétante du personnage de Merlin qui se manifeste à plusieurs niveaux : le fils du diable et le serviteur ardent de Dieu ; ses connaissances du passé et de l'avenir ; le prophète au service des rois et l'homme sauvage qui s'enfuit dans la solitude de la forêt de Northumberland² ; le masque et la vérité ; les prédictions d'origine divine et le rire démoniaque ; l'usage et parfois l'abus de ses pouvoirs. Tout cela se combine en un seul personnage qui se montre comme hors du temps et de la société humaine, qu'il domine.

Il reste à remarquer que dans l'œuvre de Robert de Boron, Merlin est désigné d'être l'initiateur et le créateur du « Livre du Graal » quand il dicte à Blaise tout ce qui s'est

¹ DELCOURT, Thierry. « De Geoffroi de Monmouth au Merlin de Robert de Boron » In *Merlin roman du XIII^e siècle, Robert de Boron*. Ouvrage dirigé par Danielle Quérue, Christine Ferlampin-Acher. Paris : Ellipses, 2000, p. 13

² L'aspect de l'homme sauvage au sein de la nature renvoie à la *Vita Merlini* de Monmouth et aux poèmes galloises.

passé, mais aussi, par son don prophétique, tout ce qui se réalisera. Annie Combes remarque, dans son article sur le style du *Merlin* de Robert de Boron, qu'il s'agit d'une volonté de donner une légitimité à l'œuvre en lui associant une origine légendaire.

En insistant sans cesse sur le rôle du prophète comme source du livre, le *Merlin* met en avant une origine fictive, qui occulte l'origine effective de la fiction, laquelle se trouve dans le *Brut*. En somme, la tradition livresque réelle, qui part de l'*Historia Regum Britanniae* et passe par le *Brut* pour aboutir au *Merlin* est transmutée en une filiation légendaire qui repose sur le livre de Blaise.¹

4.6. Suites du *Merlin*

L'histoire de Merlin au XIII^e siècle se manifeste premièrement par le *Merlin* « propre » de Robert de Boron (tout début du XIII^e siècle) et par, ce qu'on appelle les Suites du *Merlin* : la *Suite-Vulgate* et la *Suite-Huth*, l'une faisant partie du cycle *Lancelot-Graal* (1215-1225), l'autre du cycle *Post-Vulgate*, appelé aussi le *Roman du Graal* (1230-1240).

4.6.1. *Suite-Vulgate* et *Lancelot-Graal*

Le cycle de Robert de Boron, aussi appelé le *Petit Saint Graal*, c'est-à-dire la trilogie mentionnée dans le chapitre précédent, précède un cycle de proportions plus grandes où Merlin réapparaît de nouveau dans une version élargie. Il s'agit du cycle *Lancelot-Graal*, ou *Vulgate*, écrit entre 1215 et 1225 par des auteurs anonymes. Une série de romans arthuriens se met en place dans la succession suivante :

Le premier roman est l'*Estoire del Saint Graal* qui développe et enrichit le *Joseph* de Robert de Boron. Suit l'*Estoire de Merlin* qui reprend la version en prose écrite par Boron et l'élargit par la *Suite-Vulgate*. Le *Lancelot* en prose prend la place centrale du cycle et se consacre surtout aux amours de Lancelot et de la reine Guenièvre. S'enchaîne la *Queste del Saint Graal* où la conquête est réservée à Galaad, le chevalier pur, fils de Lancelot. Et pour finir avec la *Mort le roi Artu* qui décrit l'écroulement du monde arthurien.

La *Suite-Vulgate*, incorporée dans le *Lancelot-Graal* et élargissant le *Merlin* de Boron, est destinée à combler le vide temporel entre le couronnement d'Arthur et la période de son apogée, décrite ensuite dans *Lancelot* en prose. Merlin s'y trouve comme infatigable conseiller du roi Arthur et c'est sur son initiative qu'Arthur épouse Guenièvre.

¹ COMBES, Annie. « Du *Brut* au *Merlin* » *Cahiers de recherches médiévales*, 5 | 1998, [online]. [cit. 2008-07-31]. Accessible sur : <<http://crm.revues.org/index1332.html>> [mis en ligne le 01 octobre 2007]

Pourtant Merlin n'échappera pas à la fatalité, quand il sera victime de son amour auquel il ne peut pas résister. Il enseigne son art magique à Viviane qui l'enchanter et enferme dans une tour d'air.

4.6.2. *Suite Post-Vulgate (Suite- Huth)*

Peu après le cycle *Lancelot-Graal* apparaît encore le cycle *Post-Vulgate* (ou *Roman du Graal*), composé entre 1230 et 1240. Il ne comprend que trois branches, à partir de la mise en prose du *Joseph* et du *Merlin* de Robert de Boron et d'emprunts au *Tristan* en prose. Il comporte l'*Estoire del Saint Graal*, le *Merlin* et la *Queste-Mort Artu*.

Le *Merlin* dans ce cycle se compose de deux parties : la première comporte de nouveau le récit du *Merlin* de Boron ; la seconde partie est composée après le *Lancelot-Graal* et elle porte souvent le nom de *Suite Post-Vulgate* ou de *Suite-Huth* (selon le manuscrit). Elle laisse de côté les aventures de Lancelot (déjà bien connues du cycle précédent) et elle se concentre plus sur le personnage d'Arthur, sur les débuts difficiles de son règne et sur la naissance incestueuse de Mordret qui causera la déchéance de ce royaume magnifique. Cette suite présente Merlin comme un personnage avec ses faiblesses et ses incertitudes et accablé par la fatalité que, malgré son don prophétique, il n'arrive pas à contourner. Ce sera l'amour qui le fera revenir à son identité à moitié diabolique et qui causera son enterrement en vivant par Viviane.

Si dans le *Merlin* de Robert de Boron, ce prophète incarnait la grandeur et la splendeur du règne d'Arthur, dans cette suite, la mort de Merlin annonce celle du monde arthurien. Et comme le remarque Emmanuèle Baumgartner dans la postface de l'édition de la suite :

Le personnage de Merlin, le prince des magiciens, la victime dérisoire de Viviane et des sortilèges de l'amour humain, l'enchanteur enchaîné par les fantômes du désir, l'entermé vif qui crie à jamais son désespoir dans la Forêt périlleuse, a peu de chose à voir avec le Merlin prophétique du début du texte.¹

¹ *Merlin le Prophète ou le livre du Graal*. Roman du XIII^e siècle mis en français moderne par Emmanuèle Baumgartner. Paris : Stock, 1991, p. 326

II. Merlin et ses racines (celtes)

1. Évolution de la civilisation en Europe

Avec le peuple indo-européen, et les Celtes antiques par la suite, on entre dans le domaine de la protohistoire. Ce terme fut introduit vers la fin du XIX^e siècle par les archéologues français pour désigner l'ensemble des Ages des Métaux préromains. Il s'agit d'une « première histoire », comme l'appelle Venceslas Kruta¹, avant l'Histoire telle qu'on la conçoit avec la documentation écrite (ce n'est qu'à la fin du VI^e siècle avant J.-C. et au siècle suivant que chez les Grecs apparaît le terme « Histoire »). De cette époque, on ne possède pas de traces écrites. La datation et la succession des faits est donc pleinement dans les mains des archéologues qui se servent de la technique de radiocarbone, de la dendrochronologie, etc.

La majeure partie des sociétés protohistoriques, de leur organisation et de leurs croyances, ne sont en effet connues qu'à partir d'interprétations hypothétiques de la documentation archéologique, qui ne sont soutenues que dans certaines régions et tardivement, par des témoignages écrits.²

Pendant cette époque, que Kruta insère entre 6 000 et 500 avant J.-C., la place prépondérante de l'intérêt des chercheurs reste occupée par la civilisation indo-européenne, le berceau culturel de presque toutes les cultures européennes, dont les Celtes sont héritiers. Il est important de mentionner cette culture lointaine et difficile à saisir, car elle transmet des archétypes culturels, religieux et mythologiques aux différentes civilisations européennes.

1.1. Indo-Européens

1.1.1. De la langue à la société

« Au départ, l'existence des Indo-Européens n'est pas une donnée, mais une hypothèse au second degré. La première hypothèse est celle d'une langue indo-européenne. »³ C'est avec la découverte du sanskrit, à la fin du XVIII^e siècle, que la linguistique comparative révèle le problème de la parenté entre la plupart des langues

¹ KRUTA, Venceslas. *L'Europe des origines. La Protohistoire : 6 000 – 500 avant J.-C.* Paris : Gallimard, 1992, p. 307

² Ibid., p. 9

³ HAUDRY, Jean. *Les Indo-Européens*. 3^e édition corrigée. Collection Que sais-je ?. Paris : Presses Universitaires de France, 1981, p.4

d'Europe de même que de certaines d'Asie. L'évolution importante dans ce domaine est due à la création d'une nouvelle discipline, celle de la grammaire comparée, fondée sur l'enseignement et les études d'un linguiste allemand, Franz Bopp. Il remarque les ressemblances entre les langues européennes et le sanskrit, ce qui le pousse à la théorie d'une langue mère.

Historické studium jazyků má dvě podoby, při nichž se opírá o srovnání buď různých dokumentovaných stadií daného jazyka, nebo různých jazyků vycházejících s jediného jazyka společného, obv. prajazyka. V případě indoevropštiny, kde ani jedno možné není, se postupuje metodou vnitřní rekonstrukce, při které se dedukcí z doložených stavů rekonstruuje stavy předchozí, nedoložené.¹

La reconstruction de la langue indo-européenne (parfois appelée aussi le « proto-indo-européen »), basée surtout sur les correspondances et les glissements phoniques entre les langues d'Europe et d'Asie, permet de reconstituer un vocabulaire ancestral. Une langue présuppose logiquement une communauté linguistique, un peuple qui la parle. Ensuite, il reste à déterminer sa nature, sa culture et sa localisation dans le temps et l'espace. Tout cela paraît presque impossible pour un peuple qui ne laisse aucun témoignage direct sous forme de données écrites. Mais pourtant, en l'absence totale de traces écrites, les études indo-européennes arrivent à produire une image assez complexe de la culture indo-européenne.

Grâce au vocabulaire reconstitué, on peut découvrir ce que les Indo-Européens connaissaient ou étaient capables de décrire. « Le lexique indique la connaissance du cuivre, mais non celle du fer, dont la dénomination varie d'une langue à l'autre. Cette indication situe la période finale de la communauté dans l'âge du cuivre. »² Ainsi, on a une idée assez concrète sur les limites temporelles de cette culture qui ne dépasse pas l'âge du cuivre, donc le 4^e-3^e millénaire avant J.-C. De même, les mots rassemblés nous renseignent sur la faune et la flore connues par les Indo-Européens, mais aussi sur la structure de la société ou des divinités.

¹ « L'étude historique des langues a deux formes, quand on se base sur la comparaison soit de différentes étapes documentées de la langue donnée, soit de différentes langues issues d'une seule langue commune, langue-mère. Dans le cas de la langue indo-européenne, où on ne peut pas procéder ainsi, on procède par la méthode de reconstruction intérieure, quand par la déduction des étapes documentées on reconstruit les étapes antérieures, non-documentées. » in ČERMÁK, František. *Jazyk a jazykověda*. Praha : Karolinum, 2007, p. 210

² HAUDRY, Jean. *Les Indo-Européens*. 3^e édition corrigée. Collection Que sais-je ?. Paris : Presses Universitaires de France, 1981, p. 5

Pourtant, les résultats obtenus par cette reconstruction linguistique ne restent qu'une présupposition jusqu'aux années 1950, quand Marija Gimbutas lance sa théorie qui, au travers d'une synthèse de la linguistique et de l'archéologie, situe plus exactement le peuple indo-européen dans le temps et l'espace.

In 1956 Marija Gimbutas presented her "Kurgan Hypothesis" at an international conference in Philadelphia. With this theory, she was the first scholar to bring together linguistic and archaeological knowledge to solve the problem of the origins of Proto-Indo-European speaking peoples (whom she named "Kurgans" after their distinctive burial mounds) and to trace their migrations into Europe. This hypothesis, and the act of bridging the disciplines, has had a significant impact on Indo-European research.¹

Cette hypothèse de Gimbutas situe l'origine du peuple indo-européen dans la région du Caucase et dans la période comprise entre 6 000 et 3 500 avant J.-C. Déjà l'étude linguistique nous indique que les Indo-Européens ne connaissaient (très probablement) pas la mer car on ne peut pas reconstituer de racine commune pour le mot « mer ». Par contre, les mots comme « lac » ou « montagne » sont bien connus en indo-européen, ce qui nous indique la nature de leur localisation. Tout cela relié aux vestiges archéologiques prouve des traces de la civilisation indo-européenne (civilisation qui pratiquait l'élevage et l'agriculture, qui vivait dans un certain biotope, etc.) dans la région du Caucase.

1.1.2. Fonctionnement de la société indo-européenne

En ce qui concerne la composition et le fonctionnement de la civilisation indo-européenne, la recherche consiste en un travail prudent des chercheurs qui, faute d'un manque total de traces écrites, doivent recourir à une méthode compliquée qui mélange plusieurs disciplines scientifiques. La base réside dans le lien étroit entre les résultats de la linguistique comparative et des fouilles archéologiques. A cela se joint aussi l'ethnologie comparée qui peut confirmer certaines hypothèses et apporter des précisions sur le fonctionnement de la société indo-européenne.

¹ « En 1956, Marija Gimbutas a présenté son "Hypothèse Kourgane" au cours de la conférence internationale à Philadelphie. Avec cette théorie, elle était le premier chercheur à rapprocher les connaissances linguistiques et archéologiques pour résoudre le problème de l'origine des peuples pratiquant le proto-indo-européen (elle les appelle « Kourganes » selon leur tombes à tumulus caractéristiques) et de tracer leur migrations en Europe. Cette hypothèse, et le fait du raccordement des disciplines, ont eu une grande influence sur les recherches indo-européennes. » MARLER, Joan. *Marija Gimbutas : Life and work*. [online]. [cit. 2008-07-20] Accessible sur : <<http://www.online.pacifica.edu/cgl/Gimbutasbio>>

L'organisation sociale des Indo-Européens est comparable à une immense famille divisée en groupes patrilinaires. Plusieurs familles (de 4 à 5 générations) se rassemblent dans un clan, une tribu sous la direction d'un chef « roi » et de l'assemblée des chefs de familles et des guerriers. La théorie la plus importante fut lancée dans les années 1930 par un chercheur français, Georges Dumézil. Il s'agit de la tripartition fonctionnelle de la population indo-européenne.

Premièrement, on mentionne la classe sacerdotale qui assure l'administration du sacré et de tout ce qui détermine les rapports entre le monde humain et le monde divin (surnaturel). De même, les représentants de cette classe, les « prêtres », gèrent aussi les relations entre les hommes, c'est-à-dire le domaine de l'administration et du droit. Ils représentent la sphère de la magie, de la religion et de la souveraineté. Ensuite, il y a la classe guerrière qui s'occupe de la défense de la population par la force physique ou par la ruse et la magie. C'est aussi au sein de cette classe qu'on élit le plus éminent des guerriers qui devient le « roi ». Finalement, on arrive à la classe du « peuple », classe artisanale et productrice qui doit honorer et servir les deux premières classes, leur fournir tout ce qui est nécessaire pour leur fonctionnement. Elle est chargée d'assurer la fécondité, la nourriture et les tâches de travail. Les trois fonctions vivent en osmose, dans un état où l'un sans l'autre n'est rien. Pourtant il existe une certaine hiérarchie entre les classes. Comme on l'a vu auparavant, la troisième « nourrit » les deux premières, elle est donc inférieure à elles. La classe hiérarchiquement la plus puissante est celle des « prêtres » qui ont une supériorité intellectuelle et spirituelle même au-dessus du roi. Cet aspect se manifestera dans plusieurs cultures successives, notamment chez les Celtes, dont la classe druidique marque une influence importante même dans les décisions politiques.¹

En ce qui concerne la notion de l'individu, comme le dit Jean Haudry, « il n'est pas le centre de la réflexion des Indo-Européens »². Il fait partie d'une autre répartition tripartite et il ne se manifeste qu'en osmose avec les deux autres parties, qui sont la lignée et la communauté sociale. Son existence se manifeste alors par son appartenance et par ses devoirs vis-à-vis de la communauté de ses contemporains et de la lignée. Ses faits doivent correspondre aux exigences et aux lois de la communauté, et par ses exploits, il doit renouer avec la tradition de sa lignée.

¹ Cette idée est très importante aussi pour l'image de Merlin, en quelque sorte manipulateur politique, tel qu'il sera traité dans un des chapitres suivants.

² HAUDRY, Jean. *Les Indo-Européens*. 3^e édition corrigée. Collection Que sais-je ?. Paris : Presses Universitaires de France, 1981, p. 30

L'unité sociale est très présente grâce à la liaison forte de l'individu avec sa famille mais aussi entre les différentes familles. La notion de solidarité est à tout moment renforcée par un système de dons et de contredons, par les mariages, l'hospitalité, l'adoption ou la pratique du fostérage¹. La communauté partage tout et connaît aussi la responsabilité collective (pour un crime commis par un membre de la famille, tous les membres en prennent la responsabilité). Les liens familiaux sont resserrés par la joie de même que par le deuil, par les fêtes et les rites funéraires collectifs.

La répartition des activités divines et humaines, sociales et cosmiques, entre les trois fonctions de souveraineté magico-religieuse, de force (principalement guerrière), de production et reproduction, constituait pour les Indo-Européens l'axe principal de leur réflexion.²

Cette division selon les trois fonctions n'illustre pas seulement la structuration sociale. En effet, les Indo-Européens regardent tout ce qui les entoure de ce point de vue. On pourrait même dire que toute l'existence indo-européenne semble tourner autour de cette triade. Cette tripartition se reflète, par exemple, dans le monde de l'Au-delà, dans le monde des dieux. Dans plusieurs cultures, descendantes de la civilisation indo-européenne, on observe une répartition similaire de ces trois fonctions dans le monde divin (les dieux eux-mêmes portent parfois en eux cette répartition ternaire, trois aspects différents). Les formules ternaires sont alors appliquées à des divinités, à la conception du monde et du cosmos. Il est remarquable que la tripartition entre même dans les schémas narratifs : les objets et les événements sont mentionnés dans les groupes ternaires.

1.1.3. Héritage littéraire

1.1.3.1. Naissance des archétypes littéraires

Le début de cette partie concernant les Indo-Européens révélait un aspect essentiel de cette culture qui ne laisse pas de traces écrites derrière elle. Comment peut-on alors parler de l'héritage littéraire ? On peut le « nommer littéraire en précisant qu'il s'agit de la transmission orale de formules poétiques, de noms de personnes et de schémas narratifs »³.

¹ Le fostérage (pris de l'anglais « fosterage ») est une pratique courante également chez les Celtes. Il s'agit du fait de confier l'enfant assez tôt à une autre famille qui s'occupe de son éducation et de son initiation au passage à l'âge adulte. Ce système renforce en plus les alliances entre les familles.

² HAUDRY, Jean. *Les Indo-Européens*. 3^e édition corrigée. Collection Que sais-je ?. Paris : Presses Universitaires de France, 1981, p. 20

³ Ibid., p. 11-12

Un grand nombre de peuples, entre l'Inde et l'Irlande, de l'Italie à l'Islande, ont en commun une vision du monde, de la société humaine à celle des dieux, et une littérature qui procèdent d'une civilisation antérieure qui a essaimé géographiquement, et pour qui l'équilibre cosmique était assuré par le concours de trois fonctions, et de trois seulement, hiérarchisées, complémentaires, régissant chacune un secteur de l'activité des hommes et des dieux.¹

Comme on a pu le voir, l'organisation tripartite influence tous les domaines de la vie des Indo-Européens et la tradition « littéraire » n'est pas exclue. Elle influence premièrement la forme. Souvent, on trouve des récits organisés en groupes ternaires : dans la description des premières invasions ou des premiers rois, dans le nombre des personnages principaux des épopées, dans les énumérations, dans les épithètes ou les fonctions des héros ou des dieux, etc. Mais il est aussi apparent que l'influence de la tripartition s'exprime même dans le contenu. L'étude comparée des textes de différentes cultures (indienne, iranienne, irlandaise, scandinave ou romaine) a découvert des ressemblances dans la narration, et aussi dans le contenu, qui mènent à l'idée d'une origine lointaine commune, celle de la culture indo-européenne.

Le premier archétype provenant de cette culture ancienne est la quête de l'immortalité au moyen de la « gloire impérissable » qui représente pour les Indo-Européens la préoccupation essentielle. L'idée de la survie dans la mémoire des générations à venir est leur idéal majeur. « Les diverses traditions indo-européennes ont conservé des exemples parallèles d'éloges constitués par une énumération d'exploits. »² Ces récits étaient conservés dans la tradition orale, mémorisés et répétés par les « bardes » pour assurer la gloire du héros. La société donne beaucoup d'importance à l'opinion publique comme critère de la valeur personnelle. Les seigneurs, ou plus précisément les rois, s'entourent alors de poètes pour qu'ils travaillent leur renommée, leur célébrité et pour qu'ils les louangent devant la société. Il est évident que ce désir de se procurer la gloire impérissable persiste dans le monde jusqu'à nos jours. Le Moyen Age l'a repris complètement, presque inchangé. Les cours des rois médiévaux accueillaient les plus grands poètes qui étaient censés chanter les louanges du roi ou ridiculiser ses ennemis.

L'autre mythe littéraire touche les « guerres de fondation » dans lesquelles se rencontrent deux troupes où l'une possède une majorité magico-religieuse et la suprématie

¹ BOUTET, Dominique. *Charlemagne et Arthur ou le roi imaginaire*. Paris : Éditions Champion, 1992, p.250

² HAUDRY, Jean. *Les Indo-Européens*. 3^e édition corrigée. Collection Que sais-je ?. Paris : Presses Universitaires de France, 1981, p. 18

guerrière et l'autre a une majorité de nombre (compréhensible comme la première et la deuxième classe contre la troisième). Après suit le combat indécis, la paix et la formation d'un seul peuple qui est basé sur la complémentarité de tous les groupes. Ce schéma se retrouve par exemple dans les sagas scandinaves, où cette guerre de fondation unit finalement la communauté divine trifonctionnelle.

L'héritage important concerne aussi les noms de personnes les plus anciens qui reflètent le caractère du personnage, ses qualités ou l'espérance que ses parents mettent en lui. Ainsi, on trouve des noms tels que « celui qui a une bonne réputation », « qui dirige l'armée » ou « hardi à la lance ». Cette pratique s'est conservée dans la plupart des civilisations. On retrouve cette démarche dans la formation des prénoms, par exemple Karl qui veut dire « l'homme libre », Robert qui provient de Hruodperaht « rayonnant de gloire », et bien d'autres. Une fois l'origine de ces prénoms fréquemment utilisés oubliée, les surnoms surgissent pour renouer avec la tradition ancienne et les grands personnages de l'Histoire portent des qualificatifs tels que Guillaume « le Conquérant », Richard « Coeur de lion », Louis XIV « Roi Soleil », etc.

1.1.3.2. Archétype du héros

La tradition la plus importante est celle du héros typique de la culture ancienne qui se transmettra dans la plupart des cultures et entraînera des similitudes remarquables dans les récits héroïques. « Au XIX^e siècle, on a pour la première fois démontré qu'un schéma particulier de cycle existentiel était sous-entendu dans les légendes des héros indo-européens. »¹

Premièrement, il faut mentionner le schéma narratif en trois parties. L'éloge autour d'un héros enchaîne successivement une naissance extraordinaire, les exploits formidables et souvent une mort prématurée.

Il n'est pas surprenant de voir que la conception et la naissance du héros, sa mort et son mariage soient des événements dotés d'une signification particulière et accompagnés typiquement par des circonstances extraordinaires et même surnaturelles.²

La naissance « extraordinaire » peut signifier qu'il y ait eu des conditions mystérieuses ou, ce qui est plus fréquent, que les héros sont des descendants des dieux (l'aspect très présent

¹ MAC CANA, Proinsiac. « Le cycle épique irlandais ». In *Les Celtes*. Sabatino Moscati, et alii. Paris : Éditions Stock, 1997, p. 677

² Ibid.

dans les légendes grecques, mais aussi dans d'autres cultures). Cette naissance les prédétermine aux actes glorieux. Souvent, on remarque que les héros sont en quelque sorte des avatars, des incarnations des dieux qui, surtout pendant le passage au christianisme, conservent ainsi leur existence. Ce passage du dieux au héros est aussi le maillon primaire dans les lignages des rois. Les premiers noms des généalogies sont souvent mythologiques, inspirés des noms de héros de descendance divine.

L'image récurrente des éloges héroïques est l'enfant mis dans un panier qu'on met sur une rivière ou la mer. Par la suite, l'enfant est sauvé, parfois par des animaux (comme le cas de Romulus et Remus, nourris par une louve), ensuite trouvé et élevé par des hommes. Par les épreuves il sera reconnu comme un souverain. On le voit chez les Romains (Romulus et Remus), chez les Germains, en Irlande ou au Pays de Galles.

Un autre signe de la future grandeur du héros est souvent le danger qui le menace déjà pendant son enfance. Il arrive qu'il soit éduqué dans un lieu caché, loin de ses ennemis. Le héros est déjà pendant son enfance supérieur aux enfants normaux, il les dépasse par la force et par l'intelligence. A l'âge de six ans, il a la force d'un garçon de quatorze ans et passe alors aussi les épreuves initiatiques beaucoup plus tôt. Enfant déjà, il accomplit des exploits fantastiques. Le héros est toujours le plus fort, le plus beau, le plus intelligent, le plus éminent parmi tous. On ne le voit presque jamais vieillir (la vieillesse signifierait devenir faible et laid), il garde sa jeunesse et sa vie glorieuse finit prématurément.

Finalement, il faut mentionner aussi la relation étroite du héros avec tout ce qui dépasse le monde « réel ». Il se situe sur la frontière entre les gens normaux de la vie mortelle et les dieux, du monde de l'au-delà. « Se trouvant par-delà la vie mortelle, sans être divin, le héros est souvent en contact avec le surnaturel, et son expédition la plus audacieuse le mène de façon répétée dans l'au-delà ou dans le monde souterrain. »¹ Le héros est un être supérieur, qui d'une certaine façon n'appartient entièrement à aucun des deux mondes.

¹ MAC CANA, Proinsiac. « Le cycle épique irlandais ». In *Les Celtes*. Sabatino Moscati, et alii. Paris : Éditions Stock, 1997, p. 677

1.2. Celtes

Comme l'évoque un grand spécialiste du monde celtique, Venceslas Kruta¹, le nom des Celtes évoque aujourd'hui deux ensembles ethniques et culturels séparés dans le temps.

On parle des Celtes actuels : ce sont tous ceux qui parlent une langue celtique à l'époque contemporaine (donc les celtophones de l'Irlande, de l'Ecosse, de l'île de Man, du Pays de Galles, de la Cornouailles et de la Bretagne armoricaine). C'est surtout dans ces territoires que se manifeste une nouvelle quête de l'identité qui renoue avec les origines lointaines et qui fait revivre les traditions longtemps cachées dans le folklore populaire.

« L'appartenance au même groupe linguistique constitue aujourd'hui un lien d'autant plus fort entre les peuples de souche celtique qu'ils doivent défendre tous leur identité, grignotée de plus en plus rapidement par la concurrence inexorable de grandes langues internationales. »²

A cette liaison forte due à la protection linguistique s'ajoutent aussi d'autres aspects qui visent à jumeler les pays celtiques modernes. C'est surtout la conservation et la propagation d'une culture riche et originale qui se manifeste par exemple par la musique et la danse traditionnelles, par les légendes populaires, etc.

De l'autre part, il y a les Celtes anciens, les descendants du peuple indo-européen, qui se sont dispersés à partir de leur site d'origine en Europe centrale et qui couvraient à un moment donné la plupart du territoire européen, de la Bohême, passant par la Gaule jusqu'à la péninsule Ibérique. « La civilisation celtique a donc touché un espace géographique considérable, sans pourtant qu'on puisse parler d'empire, car ce monde n'a jamais connu d'unité politique. »³ Même si ce vaste territoire n'était pas régi par une unité politique (il était partagé entre des dizaines de tribus), « les Celtes ont atteint une unité spirituelle dont témoigne un art original qui en est le témoignage le plus authentique »⁴. Il s'agit donc d'un peuple divisé en plusieurs tribus (qui se combattent parfois même entre elles), mais pourtant relié par une idéologie, une religion et un art communs (les facteurs qui déterminent une façon de penser, une façon de vivre) qui vont par la suite influencer les civilisations postérieures de telle façon qu'on retrouve leurs traces encore aujourd'hui.

¹ KRUTA, Venceslas. *Les Celtes : Histoire et dictionnaire : Des origines à la romanisation et au christianisme*. 1^{ère} réimpression. Paris : Éditions Robert Laffont, 2001, p. 1

² Ibid., p. 9

³ REDDÉ, Michel. « La grande expansion des Celtes en Europe » *Historia*, décembre 2003, N° 282, p. 42

⁴ KRUTA, Venceslas. « Des envahisseurs venus de Bohême » *Historia*, mars 2004, N° 687, p. 75

Pendant cette époque, à peu près du IX^e siècle avant J.-C. jusqu'à 52 avant J.-C., on parle des Celtes antiques continentaux, les Celtes de la Gaule. Mais après la conquête romaine menée par Jules César et aboutie en 52 avant J.-C. (date de la défaite de la dernière résistance celtique dirigée par Vercingétorix à Alésia), la romanisation de la Gaule se met en place et la culture celtique disparaît peu à peu du continent. Elle ne reste maintenue que grâce aux Celtes insulaires qui vont prolonger les traditions de la culture celtique jusqu'au Moyen Âge.

1.2.1. Redécouverte des racines celtiques

Mieux connaître le monde des anciens Celtes, c'est donc le moyen de prendre conscience des racines profondes de certaines sensibilités qui sont communes à de nombreux peuples de l'Europe actuelle.¹

Les Celtes appartiennent au vaste ensemble des populations indo-européennes qui ont envahi le territoire de l'Europe et comme tels, ils sont les héritiers directs de cette civilisation ancienne. Il y a deux millénaires que la civilisation celtique avait dominé l'Europe centrale et occidentale. Elle était prédominante pendant cinq siècles. Puis elle a été laminée par la colonisation romaine, les invasions germaniques et l'essor du christianisme. Ils ont perdu leur souveraineté mais leur esprit a survécu sous la forme des langues, des légendes et du folklore.

1.2.1.1. Celtes continentaux

L'histoire des Celtes avant le VII^e siècle avant J.-C. est peu connue. En l'absence de toute information textuelle sur les événements qui se sont déroulés en Europe intérieure avant la fin du V^e siècle avant J.-C., les vestiges archéologiques constituent la seule source exploitable. On commence à parler de la civilisation celtique avec le début du premier âge de fer, autour du IX^e siècle avant J.-C., qui est aussi le début de la période hallstattienne en Europe intérieure. Les fouilles archéologiques ont mis à jour les premières habitations celtiques autour de Hallstatt (en Autriche). Le plus grand essor de cette civilisation arrive avec le deuxième âge de fer (au V^e siècle avant J.-C.) et la culture qu'on appelle « laténienne » (d'après le gisement archéologique de La Tène, au bord du lac de Neuchâtel en Suisse). L'époque de La Tène est mieux documentée : par l'archéologie avant tout, mais aussi par les premières inscriptions en langues celtiques et surtout par les textes des auteurs

¹ KRUTA, Venceslas. *Les Celtes : Histoire et dictionnaire : Des origines à la romanisation et au christianisme*. 1^{ère} réimpression. Paris : Éditions Robert Laffont, 2001, p. 9

gréco-romains. Au cours du V^e siècle avant J.-C., les Celtes ont commencé à investir d'autres espaces. A travers le commerce ils étaient en relation avec leurs voisins de Grèce et d'Italie et savaient donc ce que la Méditerranée pouvait leur proposer. Ils ont traversé les Alpes et continué vers Rome, qu'ils ont occupé et pillé (387 avant J.-C.) avant d'être repoussés vers l'Adriatique. A l'expansion des Celtes répond celle des Romains et Jules César met fin à la grandeur de la civilisation celtique. La Gaule est entièrement dévastée et colonisée après la défaite de Vercingétorix à Alésia (52 avant J.-C.).

Les Celtes de l'Antiquité laissent très peu de traces écrites. Longtemps, ils furent considérés comme un peuple barbare qui ne connaissait pas l'écriture. Les Celtes savaient écrire, même si c'était à l'aide de différents alphabets empruntés au monde méditerranéen (successivement l'étrusque, l'ibérique, le grec et le latin)¹. Mais ils s'en servaient peu et l'utilisaient seulement pour quelques inscriptions pratiques. « Ces textes sont généralement très courts et leur interprétation reste parfois incertaine, mais leur apport est essentiel. »² Ils apportent quelques précisions de datation ou de noms propres. Pour transmettre le savoir, les Celtes utilisaient avant tout la tradition orale, assurée par leurs prêtres, les druides, qui étaient aussi leurs savants et historiens. « La tradition orale qui perpétuait les lois, les légendes et les enseignements de la tribu, filtrée au travers de la mémoire active d'un groupe de poètes et de prêtres, rendait inutile la tradition écrite. »³

Les traces écrites plus abondantes proviennent des mains des auteurs classiques, grecs ou romains, à partir du VI^e siècle avant J.-C. Il s'agit d'informations très importantes sur le fonctionnement et les valeurs de la société celtique, mais elles doivent être utilisées avec beaucoup de prudence. Les Grecs et les Romains étaient souvent en position d'ennemis ou même de victimes des Celtes, ce qui rend leur témoignage peu objectif.

Les Celtes se distinguaient des autres peuples de différentes manières, par l'organisation sociale, la religion, l'habillement, les méthodes de combat, puisque ce sont là les faits que les historiens anciens prennent en considération.⁴

¹ Ce n'est que tardivement, quelques siècles avant la christianisation, que les Celtes insulaires inventent un système cryptique de notation de l'alphabet latin connu sous le nom d'écriture (ou d'alphabet) ogamique.

² KRUTA, Venceslas. « Des envahisseurs venus de Bohême » *Historia*, mars 2004, N° 687, p. 73

³ SHARKEY, John. *Mystères celtes : une religion de l'insaisissable*. Traduit de l'anglais par Marie-France de Paloméra. Paris : Éditions du Seuil, 1975, p.5

⁴ DILLON, Myles – CHADWICK, Nora K. *Les royaumes celtiques*. Traduit de l'anglais par Christian-J. Guyonvarc'h. Verviers : Nouvelles Éditions Marabout, 1979, p. 7

Cette culture était pour les historiens et ethnographes grecs et latins souvent incompréhensible et ils en ont choisi et souligné des aspects qui confirmaient l'image d'un peuple barbare et non cultivé.

Ils nous fournissent de précieuses informations non seulement sur la trame événementielle, notamment les conflits qui opposèrent les Celtes au monde méditerranéen, mais également sur l'organisation de la société, l'économie, la religion et les coutumes, les différents peuples et leurs localisations, ainsi que sur les traits marquants du tempérament de ceux qui furent considérés le plus souvent comme incarnation de l'univers désordonné et sauvage de la Barbarie.¹

La première mention des Celtes chez les auteurs classique se trouve dans l'oeuvre d'Hécatée de Milet. Mais de nombreux historiens font de même : Hérodote, Aristote, Polybe, Tite-Live, Strabon, etc. Le texte le plus important concernant les anciens Celtes qui nous est parvenu est la *Guerre des Gaules* de Jules César. Il s'agit du dernier document décrivant les Celtes indépendants. César y a inclu beaucoup d'informations reprises des sources anciennes (des historiens précédents), mais aussi ses propres observations qu'il a réalisées au cours des campagnes en Gaule entre 58 et 51 avant J.-C. Pourtant, il reste évident que son point de vue est celui de l'ennemi des Celtes et que sa description de la culture celtique est faite « en termes compréhensibles et familiers pour les lecteurs romains »². Il nomme ainsi les divinités celtiques avec des noms de dieux romains (Mercure, Apollon, Mars, Minerve, Jupiter), mais tout en conservant leurs caractéristiques celtiques.

L'art celtique est aussi sous-évalué, comme l'expression inexacte de l'art classique à cause de l'incompréhension et de la maladresse de ces barbares, incapables de concevoir une forme figurative fidèle. Mais il s'est avéré que l'art celtique a des procédés originaux qui différencient la création du modèle. Comme le souligne Kruta, il s'agit alors d'un art beaucoup plus complexe et original. « Il ne s'agit pas d'un art qui impose une image finie et univoque mais qui suggère des images multiples, subjectives et éphémères. »³

La culture antique, grecque et romaine, considérait les Celtes comme des barbares et cette opinion fut longtemps reprise même par les historiens. La contribution des auteurs classiques, sur ce qu'on sait de la civilisation celtique, est incontestable, mais il ne faut pas

¹ KRUTA, Venceslas. *Les Celtes : Histoire et dictionnaire : Des origines à la romanisation et au christianisme*. 1^{ère} réimpression. Paris : Éditions Robert Laffont, 2001, p. 57

² REDDÉ, Michel. « Des barbares très civilisés » *Historia*, décembre 2003, N° 282, p. 49

³ KRUTA, Venceslas. « Des envahisseurs venus de Bohême » *Historia*, mars 2004, N° 687, p. 75

s'y fier aveuglément. Il faut prendre en considération aussi d'autres sources plus fiables, comme les inscriptions celtiques ou l'archéologie. « Le monde des anciens Celtes se révèle ainsi, peu à peu, bien plus riche et moins simple que ne le laissait croire l'image traditionnelle. »¹

1.2.1.2. Celtes insulaires

L'art authentiquement celtique « disparaît sur le continent avec la romanisation, presque sans traces, dans le courant du I^{er} siècle av. J.-C., mais survit dans les îles Britanniques et trouve un prolongement remarquable dans l'art chrétien du haut Moyen Age irlandais. »² La domination romaine n'était pas aussi forte et écrasante dans les îles britanniques que sur le continent, donc la Grande-Bretagne a pu garder son caractère celtique plus longtemps jusqu'au moment des invasions des Vikings et des Normands. L'Irlande et le nord de l'Écosse en particulier ne sont pas touchés par l'impact romain. On peut en quelque sorte parler d'une seconde mort de la civilisation celtique au V^e siècle quand Saint Patrick arrive en Irlande. Alors au temps des druides succède celui de l'Eglise. Cependant les langues celtiques continuent à être pratiquées et même les mythes survivent. En se transformant soit en formes acceptables par le christianisme, soit en légendes populaires qui échappent aux censures théologiques et qu'on retrouve dans le folklore jusqu'aujourd'hui.

Les anciennes littératures celtiques représentent pourtant, par leur originalité et par le fait qu'elles sont issues d'une tradition pluriséculaire de littérature orale dont nous ne possédons plus aucune trace cohérente, un des éléments les plus précieux dont nous disposons pour l'étude de l'univers spirituel, de la pensée et de la sensibilité de populations qui jouèrent un rôle décisif dans la gestation protohistorique et historique de l'Europe.³

L'époque des Celtes insulaires est reliée au Moyen Age et elle est beaucoup plus documentée que celle des anciens Celtes continentaux. Les vestiges archéologiques restent toujours une source importante d'informations sur la culture celtique mais cette fois-ci moins importante que les traces écrites qui nous sont parvenues surtout de l'Irlande. Car c'est surtout l'Irlande qui « a réussi à conserver non seulement sa langue, mais aussi la

¹ KRUTA, Venceslas. « Des envahisseurs venus de Bohême » *Historia*, mars 2004, N° 687, p. 75

² KRUTA, Venceslas. *Les Celtes : Histoire et dictionnaire : Des origines à la romanisation et au christianisme*. 1^{ère} réimpression. Paris : Éditions Robert Laffont, 2001, p. 5

³ Ibid.

tradition de l'enseignement littéraire de l'élite intellectuelle qui permit d'éviter la dégradation des oeuvres, transmises oralement »¹.

L'Irlande, mais aussi quelques régions périphériques de l'île de la Grande-Bretagne (comme l'Écosse, le Pays de Galles ou la Cornouailles), ont échappé à la romanisation et ont ainsi conservé la culture et la tradition littéraire celtique, grâce notamment à un système d'écoles druidiques et bardiques. Ce processus de la perpétuation de la culture au moyen de l'oralité s'est conservé jusqu'à l'avènement du christianisme. Comme déjà dit, les Celtes refusaient, et même s'interdisaient, toute notation par écrit des choses touchant à la sphère du sacré et de la religion. « Ce n'est qu'avec l'adoption du christianisme que sera levé cet interdit et que l'on recueillera par écrit la littérature orale, restée bien vivante, des Celtes insulaires. »²

Le christianisme n'a paradoxalement pas trop de mal à s'implanter en Irlande. Le système monastique, qui s'instaure, reprend le système des « collèges des druides » et les moines sont souvent issus de cette ancienne classe sacerdotale. La chrétienté irlandaise avait aussi un autre aspect important : le fait d'être aristocratique. Les abbés étaient presque toujours issus de familles nobles et donc le pouvoir sacré et politique se confondaient. Cela renoue aussi avec l'importance de l'ancienne classe sacerdotale des druides dans la société celtique.

Les moines irlandais, héritiers directs des druides, disposaient de versions cohérentes et encore peu corrompues. Ils les modifièrent quelque peu pour en atténuer l'aspect païen et pour tenter d'utiliser cette tradition à leur profit.³

Les moines se servent ainsi de la tradition celtique pour convaincre les Irlandais, jusqu'alors celtiques et donc païens, que l'époque précédant le christianisme n'était qu'une étape intermédiaire sur le chemin vers la vraie foi. Ainsi le christianisme s'implante rapidement et paisiblement sous une forme de chrétienté celtique, bien particulière, où le monde chrétien et païen cohabitent.

C'est grâce à cette littérature celtique, avant tout irlandaise⁴, qu'on possède des informations sur l'organisation et le fonctionnement de la société celtique, mais aussi sur

¹ KRUTA, Venceslas. *Les Celtes : Histoire et dictionnaire : Des origines à la romanisation et au christianisme*. 1^{ère} réimpression. Paris : Éditions Robert Laffont, 2001, p. 383

² Ibid., p. 42

³ Ibid., p. 383

⁴ La littérature écossaise est en majorité héritière de la matière irlandaise. En ce qui concerne la littérature galloise, elle nous apporte aussi beaucoup d'indications sur la tradition littéraire celtique, mais elle est mal documentée et son domaine plus restreint, il s'agit surtout de littérature prophétique.

les thèmes littéraires. Il s'agit en quelque sorte de la littérature hors du temps car elle s'inscrit d'une part dans l'âge de fer et de La Tène par l'image qu'elle donne sur la société, mais d'autre part dans l'époque du Haut Moyen Age par l'époque de sa mise par écrit. Elle se caractérise par les aspects de l'anonymat (la transcription des anciens « textes » longtemps conservés dans la mémoire des bardes) et de la stabilité (elle n'évolue pas, les sujets et les schémas narratifs restent inchangés). En ce qui concerne les catégories littéraires, la littérature celtique contient de la poésie liée à la nature, quelques textes didactiques et légaires ou des annales, des textes historiques (mais souvent la réalité s'y confond avec la mythologie), des textes religieux ou des visions et des récits de voyages. Pourtant la plus importante, et aussi la plus éblouissante, reste l'épopée héroïque irlandaise.

Les Celtes christianisés vivaient encore en étroit contact psychique avec un au-delà qu'ils ne récuserent jamais ; leur culture, leur art et leur vie perpétuaient les rythmes inchangés du passé.¹

Les croyances et les mythes survivent alors grâce à ce christianisme celtique. Il en va de même pour les dieux du paganisme qui, transformés en héros de légende ou d'histoire, en personnages de légendes folkloriques, parfois même en saints locaux, continuent à vivre dans la pensée des gens. « Malgré les interdits et les persécutions, les anciens cultes se sont maintenus ou ont resurgi. »²

1.2.2. Société celtique

« D'une façon générale, les Celtes semblent avoir eu de nombreux points communs avec les peuples guerriers indo-européens. »³ En ce qui concerne l'organisation de la société celtique, elle ressemble beaucoup à celle du peuple indo-européen. Ils maintiennent le fonctionnement au niveau des familles de cinq générations (les Irlandais l'ont gardé jusqu'au Moyen Age et le système féodal, qui supprime ce système, eut beaucoup plus de mal à s'implanter en Irlande qu'ailleurs en Europe). C'est un système très cohérent et fort, renforcé par les mêmes pratiques, ou presque, que chez les Indo-Européens, comme par exemple la pratique du fostéage.

¹ SHARKEY, John. *Mystères celtes : une religion de l'insaisissable*. Traduit de l'anglais par Marie-France de Paloméra. Paris : Éditions du Seuil, 1975, p. 33

² HAUDRY, Jean. *Les Indo-Européens*. 3^e édition corrigée. Collection Que sais-je ?. Paris : Presses Universitaires de France, 1981, p. 89

³ SHARKEY, John. Op. cit., p. 5

La structuration tripartite est avérée en Gaule de même que sur les îles Britanniques. Selon le témoignage de César¹, dans son œuvre la *Guerre des Gaules* (chapitres XII-XV), les trois classes sont présentes : les gens du peuple *plebs* (classe que César juge peu importante), les druides² *druidae* et les chevaliers *equitus*.

La royauté est, dans la société celtique, élective. Le roi est élu parmi les guerriers les plus forts et devient *primus inter pares*. Il ne commande pas mais régularise, il a une fonction plutôt symbolique et religieuse. Il n'a pas trop de pouvoir, on le considère comme « garant du bonheur de son peuple » et son intégrité assure la bonne marche de la communauté. « Pour que le roi puisse vraiment rendre le pays heureux, il faut qu'il soit sans défaut de corps ou d'esprit. »³ Ainsi, quand le roi est juste et garde son intégrité physique, le pays connaît la paix, une production abondante et la richesse. Dans le cas contraire, lorsqu'il perd un bras, un œil, quand il ne respecte pas les rites, le pays peut être atteint par la guerre, la famine et l'anarchie. Il est aussi important que lors de l'élection, quelque chose prouve la légitimité du roi. « C'est pourquoi l'élection et l'intronisation sont accompagnées de rites spéciaux. »⁴ Le roi reçoit des symboles des trois classes, il se marie symboliquement avec la Terre et s'assoit sur un siège symbolique (tradition de la pierre qui crie, quand le bon roi s'assoit sur elle⁵). Le roi incarne en lui les trois fonctions, il est partiellement prêtre (il exerce la justice, les rites, etc.), guerrier (il provient de la classe guerrière et mène les guerriers au combat) et par son bon règne, il soutient la productivité naturelle (assurée par la troisième classe). Le roi fait aussi partie d'une trinité « roi-druide-héros ». Chaque roi s'entoure d'un druide sage comme conseiller et du meilleur héros. Même si le roi est aussi guerrier, son rôle est bien différent de celui du héros.

Le statut social du héros est lié en tout et pour tout à ses aptitudes martiales, la responsabilité essentielle de l'ancien roi consiste à régner sagement et à juger équitablement pour maintenir la paix, la sécurité et la prospérité de son royaume tribal.⁶

¹ CÉSAR, Jules. *Guerre des Gaules*. Tome II (Livres V-VIII). Texte établi et traduit par L.-A. Constans. Paris : Les Belles lettres, 1926, p.185

² La classe des druides sera mentionnée dans un chapitre séparé, car elle est au centre de notre intérêt en ce qui concerne le personnage de Merlin.

³ VRIES, Jan de. *La religion des Celtes*. Traduit de l'allemand par L.Jospin. Paris : Payot, 1984, p. 240

⁴ Ibid., p. 248

⁵ Ce rite se retrouve aussi dans la légende arthurienne. L'image de l'épée introduite dans une pierre, que seul roi prédestiné peut retirer et ainsi prouver sa légitimité.

⁶ MAC CANA, Proinsiac. « Le cycle épique irlandais ». In *Les Celtes*. Sabatino Moscati, et alii. Paris : Éditions Stock, 1997, p. 677

Le héros celtique appartient à une aristocratie guerrière qui fait davantage la guerre pour la gloire que pour les conquêtes. Pour lui « la célébrité posthume était le symbole de l'accomplissement final »¹ comme c'était le cas dans la société indo-européenne. La trame narrative autour du héros celtique est presque la même (voir chapitre 1.1.3.2.).

1.2.3. Druides

Les druides appartiennent à la première fonction (de la tripartition lancée par Dumézil) donc à la classe sacerdotale des « prêtres » celtiques et ils tiennent dans leurs mains tout ce qui concerne le domaine religieux. Mais leur champ d'activité est bien plus large. Selon le témoignage que nous livre César, les druides sont également chargés de l'éducation, de la loi, de la poésie, ils possèdent des connaissances en astronomie, en sciences naturelles et en théologie (chapitre XIV, Guerre des Gaules²).

- Druides → règnent sur le domaine de la religion, connaissent les divinités locales
- intermédiaires entre les dieux et les hommes
- organisent les sacrifices, les rites et les fêtes (fixent aussi les dates)
- chargés de l'éducation intellectuelle
- seuls détenteurs et responsables du savoir
- magie, médecine, astronomie, géographie, sciences naturelles
- juges
- conteurs et historiens
- influence sur le pouvoir politique, druide parle toujours avant le roi

Le tableau ci-dessus dresse les principales fonctions du druide. Il faut souligner le fait que la religion celtique polytémiste contient quelques dieux « panceltiques », mentionnés par exemple par César (même si ce n'est que sous les noms des dieux romains), mais il apparaît que « chaque tribu adorait ses petits dieux particuliers, chaque village ses divinités locales »³. C'est alors entre les mains du druide que repose la connaissance de ces divinités locales, de même que des rites et des lieux sacrés reliés à elles. Les druides sont comme toute la société celtique liés à la nature qui leur donne un certain pouvoir magique.

L'importance des druides était immense et ils jouaient un rôle de premier plan au niveau social mais aussi politique. L'avis des druides prévalait même sur celui du roi, qui ne pouvait prendre aucune décision sans les consulter, et il lui était aussi interdit de prendre la parole devant son druide. Les druides étaient alors de vrais manipulateurs politiques.

¹ MAC CANA, Proinsiac. « Le cycle épique irlandais ». In *Les Celtes*. Paris : Éditions Stock, 1997, p. 674

² CÉSAR, Jules. *Guerre des Gaules*. Tome II (Livres V-VIII). Texte établi et traduit par L.-A. Constans. Paris : Les Belles lettres, 1926, p.185-187

³ VRIES, Jan de. *La religion des Celtes*. Traduit de l'allemand par L.Jospin. Paris : Payot, 1984, p. 218

L'Irlande apporte d'autres preuves de la puissance du druide, puissance très différente de celle du roi, moins visible peut-être dans l'immédiat, mais plus forte et plus profonde dans ses conséquences et ses répercussions. »¹

La classe des druides connaît une hiérarchie intérieure importante. César indique que « tous ces druides obéissent à un chef unique, qui jouit parmi eux d'une très grande autorité »². Le druide chef est jugé le plus sage parmi tous, il a de meilleures connaissances dans tous les domaines. Déjà en Gaule celtique on remarque la subdivision interne du sacerdoce en druides-bardes-vates (ou devins) et elle est présente aussi chez les celtes insulaires, en Irlande on les nomme drui-filidh-fáith. Concernant la Gaule, le témoignage est donné surtout par Diodore de Sicile et Strabon, mais le système en Irlande comporte plus de détails : « les informations ne manquent pas sur la spécialisation fonctionnelle et la hiérarchie »³. Le Roux et Guyonvarc'h⁴ nous donnent une classification de cette subdivision :

Gaule	Irlande	fonctions
druide « théologien »	drui	s'occupe de la religion, des offrandes, des rites sacrificateur surveillance du pouvoir politique
druide « poète-barde »	filidh	chargé de la littérature orale, des louanges historien, conteur, satiriste
druide « devin-vate »	fáith	divination, art argual médecine à l'aide des herbes ou des incantations (magie)

La première classe des druides « drui » assure en réalité toutes les fonctions, y compris la poésie et la divination, ils sont au niveau le plus haut de la hiérarchie et leurs connaissances touchent tous les domaines. Les deux autres classes sont plus spécifiques, avec des pouvoirs plus restreints. Ce qui ne dégrade pas leur valeur dans la société celtique. Les druides-bardes forment leur habileté pendant au moins vingt ans d'études. Ils doivent apprendre par coeur des centaines d'histoires et tous les mètres poétiques. C'est par ailleurs la seule classe druidique qui survivra à la christianisation, dans une forme modifiée de poètes de l'aristocratie, et transmettra encore longtemps après la tradition orale.

¹ GUYONVARCH, Christian-J. – LE ROUX, Françoise. *Les Druides*. Rennes : Éditions Ouest-France, 1986, p. 107

² CÉSAR, Jules. *Guerre des Gaules*. Tome II (Livres V-VIII). Texte établi et traduit par L.-A. Constans. Paris : Les Belles lettres, 1926, p. 186

³ GUYONVARCH, Christian-J. – LE ROUX, Françoise. Op. cit., p. 33

⁴ Ibid., p. 42-44

2. Survivances indo-européennes et celtiques dans le personnage de Merlin

Les chapitres précédents nous ont aidés à dresser les fondements sur lesquels nous allons baser maintenant l'étude concernant le personnage de Merlin. Même si ce personnage littéraire naît dans un milieu christianisé, ses traits essentiels renvoient à une origine bien lointaine dans une culture « païenne ». C'est pourquoi il était important de comprendre le fonctionnement de la société celtique de même que de la civilisation indo-européenne qui la précédait. La culture celtique reprend presque complètement les principes indo-européens, dans le domaine de la structuration sociale tout comme dans la tradition littéraire. Comme on a pu le voir, les deux cultures transmettent les idéaux et les trames littéraires qui se maintiennent jusqu'au Moyen Age, surtout dans la littérature provenant des îles Britanniques.

Le personnage de Merlin est loin d'être univoque. Son caractère est le plus ambivalent de tout le cycle arthurien, auquel on le rattache. La situation se montre similaire dans le cas de sa provenance. Il est presque impossible de trouver une origine unique à partir de laquelle ce personnage a évolué. Il se montre que Merlin est un caractère littéraire compilé de plusieurs sources et aussi de plusieurs idéaux hérités des civilisations anciennes. Nous allons étudier, d'après les textes de Monmouth, Wace et Boron, deux archétypes principaux en provenance de ces cultures antiques. Merlin nous dévoilera les aspects qui le rattachent au héros (dans la conception indo-européenne et celtique) et puis ceux qui montrent ses compétences druidiques.

Pourtant cette approche ne vise pas à classer Merlin en tant que héros ou druide, car ce ne sont que deux aspects de sa pluralité. Il s'agit plutôt de dépeindre les deux maillons originaires qui renouent avec la tradition proto-historique et qui contribuent à l'image de Merlin en tant que personnage tout à fait exceptionnel, extraordinaire et fascinant. Les idées esquissées dans les chapitres précédents seront ainsi développées et illustrées par des citations littéraires.

2.1. Merlin – héros

Il peut sembler que le rapprochement de Merlin au héros soit un peu exagéré. Il est vrai que Merlin n'est pas un héros, tel qu'on se l'imagine généralement ou comme il est décrit dans les épopées irlandaises. Il n'est pas un jeune et fort guerrier qui se bat pour une gloire éternelle. Ses exploits ne se manifestent pas par la force, mais plutôt dans le domaine de l'intelligence, de la spiritualité et de la magie. Pourtant le récit porte quelques traits souvent coordonnés au héros. Dans le cas de Merlin, il s'agit de sa naissance entourée de mystères et de son enfance extraordinaire.

2.1.1. Naissance

Comme on a pu voir dans le chapitre 1.1.3.2. concernant l'archétype du héros, la première chose essentielle par laquelle il se distingue des autres gens consiste déjà dans sa conception et sa naissance. Souvent les circonstances de la naissance d'un héros sont voilées de mystères. « Or, le devin, comme le héros, se signale d'emblée par les circonstances particulières de sa naissance. A personnage exceptionnel, naissance exceptionnelle. »¹

2.1.1.1. Monmouth et Wace

Dans l'œuvre de Monmouth et de Wace, Merlin apparaît sur scène comme l'enfant sans père recherché par les messagers de roi Vortigern. Le conseil de trouver un tel enfant, le tuer et disperser son sang sur les fondements est donné au roi par ses « magiciens » chez Monmouth, chez Wace présentés comme « devins ».

Vortigern summoned his magicians, asked them for their opinion.²

A ses devins requist conseil.³

Les messagers trouvent Merlin, désigné d'être sans père pendant un jeu avec les enfants, dans la ville de Kaermerdin. Ils le mènent auprès du roi avec sa mère, dans les deux œuvres désignée comme fille du roi de Démétie vivant au couvent entre les nones. Elle doit expliquer au roi les circonstances dans lesquelles Merlin fut conçu. Elle jure qu'elle n'avait jamais une affaire avec un homme : « I did not have relations with any man to make me

¹ WALTER, Philippe. *Merlin ou le savoir du monde*. Paris : Editions Imago, 2000, p. 70

² MONMOUTH, Geoffrey of. *The History of the Kings of Britain*. Translated by Lewis Thorpe. London: Penguin Books, 2001, c1966, p. 166

³ WACE. *Le Roman de Brut*. Tome I, par Ivor Arnold. Paris : Société des Anciens Textes Français, 1938, p. 389, vers 7340

bear this child »¹. Mais elle avoue que souvent quelque chose venait en forme d'un jeune homme, ou invisiblement, pour l'embrasser et lui parler : « Une chose venoit suvent ; Ki me baisout estreitement »². D'après elle, c'est cette chose qui a engendré Merlin. Après sa déclaration, le roi, surpris par ce qu'il vient d'entendre, demande le conseil d'un savant « Un clerc de lettres mult savant »³. Celui révèle au roi l'existence de démons qui « Ne püent mie grant mal faire »⁴ et qui prennent parfois l'apparence d'un homme et peuvent ainsi avoir une affaire avec une femme. Chez les deux auteurs on nomme ces démons « les incubes »⁵. Ainsi la naissance de Merlin est expliquée au roi, et cette origine démoniaque ne fait que supposer l'origine des pouvoirs de Merlin, sans que cela soit explicitement dit.

En tant que fils d'un incube, d'un démon, Merlin est exclu d'une certaine manière du monde humain. Sa conception porte des traits surnaturels et le rapproche des héros qui, eux-aussi, mélangent en eux les deux mondes, humain et surnaturel. Tout cela pour souligner le caractère exceptionnel qui les prédétermine aux grands exploits.

Souvent on rapproche Merlin de Taliesin, le plus grand barde de la tradition galloise dont la naissance comporte aussi des aspects surnaturels. Selon *Hanes Taliesin*⁶, la magicienne Ceridwenn (l'avatar de la déesse-mère qui détient le secret du savoir) préparait une potion de science. Le nain Gwion Bach, qui devait la garder, en boit et acquiert le don du savoir. Ceridwenn le poursuit. Pour lui échapper, Gwion Bach se transforme en plusieurs animaux, pour finir comme un petit grain que Ceridwenn, transformée en poule, avale. Après neuf mois elle met au monde un enfant doué de la parole et du don prophétique. L'enfant est jeté dans la mer, recueilli par un fils de roi, il obtient le nom de Taliesin et le poste du devin de roi.

Une naissance extraordinaire place Taliesin, de même que Merlin, dans la position du « héros » (à comprendre dans la tradition littéraire celtique des îles) qui détient les pouvoirs surnaturels et prolonge ainsi l'existence des divinités et croyances païennes. C'est un récit qui explique les origines du don divinatoire et qui met en place, comme le dit Philippe Walter, « le mythe de l'enfant sans père ou de l'enfant qui est à lui même son

¹ MONMOUTH, Geoffrey of. Op. cit., p. 167

² WACE. *Le Roman de Brut*. Tome I, par Ivor Arnold. Paris : Société des Anciens Textes Français, 1938, p. 393, vers 7423-7424

³ WACE. Op. cit., p. 394, vers 7436

⁴ Ibid., p. 395, vers 7448

⁵ « Incubus demons » chez Monmouth, p. 168 et « Incubi demones » chez Wace, p. 394, vers 7445

⁶ L'histoire de Taliesin mentionné dans GUYONVARC'H, Christian-J. – LE ROUX, Françoise. *Les Druides*. Rennes : Éditions Ouest-France, 1986, p. 357

propre père »¹. Il remarque aussi une ressemblance née dans le christianisme (une tradition totalement étrangère au monde celtique) où « le Christ né d'une vierge, est un enfant divin et devin à la fois et il est, à sa manière, un enfant sans père »².

2.1.1.2. Boron

C'est dans cette idée que puise Robert de Boron, lorsqu'il donne une dimension différente à la conception de Merlin, celle de l'Antéchrist manqué. L'origine mythique de Merlin est ainsi brouillée par une idéologie chrétienne, mais pourtant elle transparaît toujours. L'œuvre de Boron s'ouvre par un concile de démons qui sont en colère car « Notre-Seigneur eut pénétré en enfer et en eut jeté hors Adam et Ève et tous ceux qu'il voulait libérer »³. Ils décident alors d'engendrer leur aide sur la terre, un homme avec leurs pouvoirs qui tromperait les gens. Pour ce projet ils choisissent exactement les mêmes conditions que dans le cas de Jésus, c'est-à-dire une vierge, ce qui causera l'échec de leur plan. La mère de Merlin arrivera à racheter son âme par la grâce de Dieu et par la pénitence qu'elle a fait d'après le conseil de son confesseur Blaise.

Mais le démon avait agi imprudemment : il n'ignorait pas que Notre-Seigneur avait racheté par sa mort les pécheurs pris d'un vrai repentir et qu'il avait, lui, séduit la jeune fille pendant son sommeil par ruse et par astuce. Dès qu'elle se rendit compte de cette tromperie, elle reconnut sa faute et implora la miséricorde divine ; après quoi, elle s'en remit aux commandements de Dieu et de la sainte Église qu'elle respecta scrupuleusement.⁴

¹ WALTER, Philippe. *Merlin ou le savoir du monde*. Paris : Editions Imago, 2000, p. 42

² Ibid.

³ BORON, Robert de. *Merlin, Roman du XIII^e siècle*. Présenté, traduit et annoté par Alexandre Micha. Paris : Flammarion, 1994, p. 23

⁴ Ibid., p. 40

2.1.2. Enfance

Né dans des circonstances exceptionnelles, Merlin connaît une enfance hors du commun ; il manifeste une précocité intellectuelle digne des plus grands prophètes.¹

Après une naissance exceptionnelle, les récits des héros celtiques enchaînent par l'enfance qui porte les mêmes traits. Ils étonnent par une force et ruse inattendues à l'âge d'un enfant et ils surpassent les autres enfants (parfois même les adultes). Ils font tout beaucoup plus tôt, ainsi ils arrivent à l'initiation à l'âge de six ans au lieu de quatorze ans, par exemple. Melin, lui aussi, connaît une enfance exceptionnelle, sauf que chez lui c'est plutôt la précocité intellectuelle qui se manifeste.

2.1.2.1. Monmouth et Wace

Chez Monmouth et Wace, Merlin montre son don prophétique et sa sagesse dans l'épisode où il révèle à Vortigern la vraie cause de l'écroulement de la tour. « L'enfant Merlin possède en fait déjà non seulement une intelligence d'adulte mais aussi une prescience qu'aucun adulte, même le plus accompli, ne posséda jamais. »² Et comment sait-on qu'il s'agit d'un enfant ? Il est vrai que les deux œuvres ne portent pas d'indications précises sur l'âge de Merlin. On apprend que les messagers du roi sont à la recherche d'un « jeune garçon sans père » chez Monmouth et d'un « homme né sans père » chez Wace.

« He should look for a lad without a father »³

« Se un hume trover poeit ; Que sans pere avoir nez sereit »⁴

Mais l'indication essentielle sur l'âge de Merlin est le fait que les messagers le trouvent parmi les enfants qui jouent.

« Devant la cité, a l'entree ; Aweit d'enfanz grant assemblee ; La erent venu pur juer »⁵

Et c'est cet enfant Merlin qui, par sa sagesse, humilie les plus grands « magiciens » et « devins » du roi Vortigern en les désignant de menteurs :

« Pur menteürs ferai tenir ; Si tu faiz devant mei venir ; Tuz cels qui de mun sanc sortirent »⁶

¹ WALTER, Philippe. *Merlin ou le savoir du monde*. Paris : Editions Imago, 2000, p. 70

² Ibid., p. 77

³ MONMOUTH, Geoffrey of. *The History of the Kings of Britain*. Translated by Lewis Thorpe. London: Penguin Books, 2001, c1966, p. 167

⁴ WACE. *Le Roman de Brut*. Tome I, par Ivor Arnold. Paris : Société des Anciens Textes Français, 1938, p. 390, vers 7349-7350

⁵ Ibid., p. 390, vers 7363-7365

⁶ Ibid., p. 396, vers 7475-7477

Il explique ensuite à Vortigern pourquoi sa tour tombe toujours, en le guidant à découvrir les mystères sous la terre qu'il annonce. Ils découvrent les deux dragons couchés sous les fondements qui, peu après leur découverte, commencent à se battre. Merlin explique la signification au roi et continue dans l'énoncement des prophéties. Chez Monmouth, il s'agit d'un long monologue prophétique, de sens allégorique, les *Prophetiae Merlini*. Ce passage est omis par Wace, car il juge que tout le monde les connaît :

« Dunc dist Merlin les prophecies ; Que vus avez, ço crei, oïes »¹

La seule prophétie qu'on retrouve chez Wace est l'annonce de la fin de Vortigern.

C'est alors dans la scène avec la tour de Vortigern que, chez Monmouth et Wace, Merlin montre son don de connaissance des causes et de l'avenir dans l'âge précoce et surpasse ainsi les plus grands savants.

2.1.2.2. Boron

Comme l'épisode de la conception et de la naissance, l'enfance de Merlin est également beaucoup plus travaillée et détaillée dans le roman de Robert de Boron. Il apporte plus de repères temporels sur l'âge et sur les premiers faits magnifiques de Merlin.

« Elle l'allaita jusqu'à l'âge de neuf mois et les femmes qui vivaient avec elle ne cessaient de s'étonner de l'enfant, velu comme il l'était, qui à neuf mois avait l'air plus âgé et à neuf mois semblait avoir deux ans ou plus. »²

Ensuite, on apprend que déjà à dix-huit mois il parle, quand il rassure sa mère qu'elle ne va pas être mise à mort à cause de lui :

« Ma chère mère, dit-il, n'ayez pas peur, je ne serai pas responsable de votre mort. »³

Sa mère et les femmes sont étonnées par le fait qu'il parle déjà et qu'il annonce de telles choses. Peu de temps après, la mère de Merlin est appelée en justice, mais libérée grâce à la sagesse de Merlin, de cet enfant, qui révèle aux juges l'origine de ses connaissances :

« Apprenez sans l'ombre d'un doute que je suis le fils d'un diable qui abusa ma mère, et cette sorte de diable qui m'engendra s'appelle incube ; ils vivent dans l'air, mais Dieu m'a accordé le don d'avoir, comme eux, la connaissance et la mémoire du passé et c'est

¹ WACE. *Le Roman de Brut*. Tome I, par Ivor Arnold. Paris : Société des Anciens Textes Français, 1938, p. 399, vers 7535-7536

² BORON, Robert de. *Merlin, Roman du XIII^e siècle*. Présenté, traduit et annoté par Alexandre Micha. Paris : Flammarion, 1994, p.41

³ Ibid., p. 42

pourquoi je sais la conduite de votre mère. Et Notre-Seigneur [...] m'a fait aussi la grâce de connaître en partie l'avenir. »¹

Pour prouver ses pouvoirs, Merlin dévoile les circonstances de la naissance du juge et il annonce aussi un événement futur qui se réalisera. Tout le monde stupéfait doit avouer les pouvoirs surnaturels de Merlin.

« Blaise était un clerc plein de sagesse et d'une grande intelligence. En entendant Merlin parler si habilement pour un enfant en bas-âge – il n'avait alors pas plus de deux ans et demi –, il se demanda d'où pouvait venir une telle perspicacité. »²

C'est donc avant la troisième année de sa vie, que Merlin convainc tout le monde de ses pouvoirs et de ses connaissances et qu'il fait de Blaise son « assistant » qui note par écrit le témoignage dicté par lui.

2.1.2.3. Personnage hors du temps

Par rapport à l'âge de Merlin et son enfance, il reste de mentionner une idée lancée par Philippe Walter, qui donne à Merlin l'épithète de « l'enfant-vieillard »³. Il paraît que Merlin vit en dehors du temps où qu'il vit dans trois temps à la fois : « il vit dans l'avenir car il sait prophétiser, il vit dans le passé car il connaît toute la mémoire de l'humanité, il vit dans le présent car il sait pénétrer quand il veut dans le monde humain »⁴.

Comme on a pu voir, il naît tout poilu et a l'apparence d'être plus âgé qu'il n'est. Il se montre adulte à l'âge d'un enfant et, par contre, son aspect enfantin apparaît dans son goût du jeu, quand il trompe les gens par ses métamorphoses, ou dans son rire démoniaque.

En examinant les *Suites*, on peut même aboutir à l'idée que Merlin n'est pas mort. Par le fait d'être enchanté par Viviane et enfermé dans une tour d'air (dans une version) ou dans une tombe en vivant (dans l'autre), il continue à vivre, au moins dans l'imagination des lecteurs qui croient à son retour comme à celui du roi Arthur.

¹ BORON, Robert de. *Merlin, Roman du XIII^e siècle*. Présenté, traduit et annoté par Alexandre Micha. Paris : Flammarion, 1994, p. 50

² Ibid., p. 51

³ WALTER, Philippe. *Merlin ou le savoir du monde*. Paris : Editions Imago, 2000, p. 69-85

⁴ Ibid., p. 76

2.2. Merlin – druide

En abordant la relation entre le personnage de Merlin et les druides, il faut surtout oublier l'image du druide s'agitant dans la forêt avec sa faucille d'or et recueillant le gui (même si cette plante entre bien dans le domaine de la magie végétale pratiquée par les Celtes). C'est à ce niveau que se réduit généralement la connaissance des gens vis-à-vis des druides. Mais ce n'est qu'une facette minime de l'ensemble complexe des caractéristiques du druide. Les grands spécialistes du monde celtique, tels que Le Roux et Guyonvarc'h¹, présentent une étude scientifique qui se base sur des documents écrits et ignore tout ce qui relève de l'hypothèse et de l'invention. Ainsi ils transmettent une image cohérente et crédible des druides, qui dépeint le vrai fond du pouvoir social de cette classe. Le chapitre 1.2.3., basé avant tout sur le travail de Le Roux et Guyonvarc'h, a introduit les principales connaissances qu'on possède sur les fonctions et les caractéristiques de cette classe sacerdotale, indispensables à toute étude approfondie.

En comparant ces acquisitions aux récits qui traitent du personnage de Merlin, on découvre beaucoup de ressemblances remarquables qui transparaissent même à travers un cadre fortement imprégné de christianisme. Comme déjà mentionné, la classe sacerdotale des druides connaît une hiérarchie et une division en trois sous-classes. Merlin sera présenté avec ses pouvoirs multiples, touchant des domaines différents, ce qui révélera ainsi son aspect hétérogène qui réunit en lui les trois fonctions du druide.

Nous allons maintenant aborder la fonction primordiale de Merlin en tant que conseiller auprès des rois, qu'il exerce grâce à sa sagesse et sa perspicacité remarquables. Suivra l'énumération et la description de ses pouvoirs magiques surnaturels (comme le pouvoir qui l'aide à transporter les mégalithes, le don prophétique et divinatoire, le pouvoir de métamorphose, le lien étroit avec la nature) illustrés par des citations d'œuvres. La dernière remarque se concentrera sur Merlin comme figure du barde, double de l'écrivain (l'idée présente avant tout dans l'œuvre de Boron), qui transmet le savoir par la voie de la tradition orale.

¹ GUYONVARC'H, Christian-J. – LE ROUX, Françoise. *Les Druides*. Rennes : Éditions Ouest-France, 1986.

2.2.1. Druide, conseiller des rois

L'aspect intéressant, qui n'a pas encore été réellement mis en avant, est le fait que les druides ont des origines nobles, aristocrates. « Représentants exclusifs de l'élite intellectuelle, ils étaient recrutés dans les rangs de la noblesse et jouissaient de privilèges particuliers. »¹ Les druides étaient très estimés par le reste de la société, d'où les privilèges, et leur fonction dans la société était primordiale car ils assuraient le bon fonctionnement de celle-ci et l'harmonie entre le monde divin et le monde humain. Leurs conseils étaient très recherchés. Le pouvoir des druides prévaut en quelque sorte même sur celui du roi car « le sacerdoce est conféré à l'éternité »² tandis que la royauté n'est que temporelle. Le druide conseille et le roi agit ; le druide ne donne aucun ordre, c'est au roi de conformer sa décision au conseil qu'il reçoit. Mais généralement, il suit l'avis du druide pour assurer le bon déroulement des choses.

On a déjà vu que Merlin provient, comme les druides, lui aussi, d'une famille aristocratique. Dans l'*Historia Regum Britanniae* et dans le *Brut*, sa mère est la fille du roi de Démétie. Merlin lui-même est qualifié de roi dans la *Vita Merlini* :

Il était roi et devin ; il régnait sur les fiers peuples des Démètes et chantait à leurs chefs les événements à venir.³

Mais il ne s'agit probablement pas de la royauté dans le sens primaire. Merlin est roi, ou plutôt chef, d'une région, d'une tribu, de titre par son origine aristocratique mais n'exerce pas le vrai pouvoir royal. Il est inférieur au roi suprême qui domine plusieurs tribus.

Dans les études sur le monde celtique, on mentionne aussi une formation de longue durée, plus d'une vingtaine d'années, que les aspirants à la classe sacerdotale doivent effectuer pour devenir druides. On a pu voir que ce n'est pas le cas de Merlin, car son savoir provient de sa naissance extraordinaire qui le place symboliquement au poste de druide « chef », de druide « suprême ». Dans le chapitre sur l'enfance de Merlin, on a déjà vu comment il surpasse les plus grands savants et devient alors le prophète et le conseiller du roi Vortigern dont il prédit la mort. Sa renommée étendue à tout le royaume, il devient ensuite conseiller des rois suivants.

¹ KRUTA, Venceslas. « La religion » in *Les Celtes*. Paris : Éditions Stock, 1997, p. 540

² GUYONVARCH, Christian-J. – LE ROUX, Françoise. *Les Druides*. Rennes : Éditions Ouest-France, 1986, p. 111

³ MONMOUTH, Geoffrey de. *La vie de Merlin*. Traduction d'Isabelle Jourdan. Castelnau-le-Lez : Éditions Climats, 1996, p. 14

C'est sur la consigne de l'archevêque qu'Aurèle se met à la recherche de Merlin pour qu'il l'aide avec son projet de monument commémoratif.

If there is anyone anywhere who has the ability to execute your plan, then Merlin, the prophet of Vortigern is the man to do it. In my opinion, there is no one else in your kingdom who has greater skills, either in the foretelling of the future or in mechanical contrivances.¹

Li reis volt mult Merlin veer ; E oïr volt de sun saveir. ²

Après Aurèle, c'est à son frère Uther que Merlin sert de conseiller. Il est appelé à son côté pour lui interpréter la signification du météore.

As he stood in the presence of his leader and was given the order to explain the significance of the star, he burst into tears, summoned up his familiar spirit, and prophesied aloud.³

Merlin lui annonce alors la mort de son frère Aurèle et le fait qu'il va devenir roi.

Demain te combat si veintras ; E de Bretagne rei seras.⁴

Lorsqu'Uther tombe amoureux d'Ygerne, femme du duc de Cornouailles, il sollicite de nouveau les conseils de Merlin qui est le seul qui puisse l'aider.

Mais faites Merlin demander ; Qui de maint art est enbetüz ; E il est a cest ost venuz ; S'il ne vus en set conseilier ; Nuls ne vus en puet aveier.⁵

C'est ainsi que Merlin joue son rôle de conseiller auprès des rois dans les œuvres de Monmouth et de Wace. Il est le prophète reconnu de Vortigern, le conseiller d'Aurèle en ce qui concerne la construction du monument, l'annonceur de la mort d'Aurèle quand il explique la signification du météore à Uther. Il est recherché par ce dernier qui le consulte surtout à propos de son amour pour Ygerne.

Chez Robert de Boron, son rôle de conseiller semble être encore plus accentué, il devient presque un ami proche des rois qui lui témoignent une grande affection et une grande joie quand ils le revoient. « Le roi accueillit Merlin avec des transports de joie et le mena dans sa demeure. »⁶ Ils ont même une confiance infinie dans ce qu'il dit et obéissent

¹ MONMOUTH, Geoffrey of. *The History of the Kings of Britain*. Translated by Lewis Thorpe. London: Penguin Books, 2001, c1966, p. 195

² WACE. *Le Roman de Brut*. Tome I, par Ivor Arnold. Paris : Société des Anciens Textes Français, 1938, p. 423, vers 8011-8012

³ MONMOUTH, Geoffrey of., Op. cit., p. 201

⁴ WACE., Op. cit., p. 439, vers 8331-8332

⁵ Ibid., p. 456-457, vers 8676-8680

⁶ BORON, Robert de. *Merlin, Roman du XIII^e siècle*. Présenté, traduit et annoté par Alexandre Micha. Paris : Flammarion, 1994, p. 97

à tous ses ordres. On apprend que : « Ils suivirent les ordres de Merlin » ou encore Uther lui-même dit « Que veux tu que je fasse ? Je ferai tout ce que tu voudras et que tu me suggèreras. »¹ Les rois chez Boron se soumettent complètement aux conseils et suggestions de Merlin. C'est ainsi qu'Uther obéit au projet de la construction du monument sur la plaine de Salisbury et qu'il cède l'enfant d'Ygerne, qui n'est autre qu'Arthur, à Merlin. Merlin chez Robert de Boron peut être considéré comme un manipulateur politique qui dirige les faits vers la création du monde merveilleux sous le règne d'Arthur.

2.2.2. Forces « magiques »

La notion de « magie » chez les druides est à comprendre dans une dimension différente de celle que l'homme moderne peut créer dans son imagination. Il n'est pas question ici de magiciens ou de sorciers qui utilisent différents sortilèges à leur profit.

A aucun moment elle (= la magie) ne doit ni ne peut être interprétée comme un ensemble de techniques ou de savoirs, empiriques ou autres, donnant à un individu non qualifié un quelconque moyen de coercition sur le reste de la société humaine.²

La magie dans le monde celtique est toujours en rapport avec le domaine religieux, les rites et les connaissances naturelles que possèdent les druides. Leurs pouvoirs reposent avant tout sur leur lien avec le monde divin, leur capacité d'interprétation des signes (la base des prophéties) ou leurs connaissances en médecine « magique » (à base de plantes curatives).

Le pouvoir de métamorphose, attesté dans les récits celtiques, prouve soit l'existence de techniques magiques d'un niveau très élevé (pourtant réservées aux personnages mythiques et divins), soit une grande importance de l'imaginaire symbolique du monde celtique.

Dans le cas de Merlin, on observe tout d'abord le pouvoir prophétique et divinatoire, ensuite les métamorphoses d'ordre symbolique en lien avec le culte de la nature. L'épisode des pierres d'Irlande montre les pouvoirs surnaturels de Merlin, mais aussi une forte symbolique du cercle.

¹ BORON, Robert de. *Merlin, Roman du XIII^e siècle*. Présenté, traduit et annoté par Alexandre Micha. Paris : Flammarion, 1994, p. 107 et p. 112

² GUYONVARCH, Christian-J. – LE ROUX, Françoise. *Les Druides*. Rennes : Éditions Ouest-France, 1986, p. 126

2.2.2.1. Don de divination et de prophétie

On a pu le voir, dans le chapitre sur la naissance et l'enfance, que le don prophétique est, chez Monmouth et Wace, la première manifestation du pouvoir et de la sagesse de l'enfant Merlin. Ce pouvoir est dans le monde celtique assigné aux druides qui le tirent de leur savoir et de leur rapport aux divinités.

En majorité, la prédiction sert à la « politique » (à comprendre dans le sens de gouvernement royal). C'est une coutume générale d'annoncer le nouveau roi, l'attaque possible des ennemis, et elle est souvent recherchée avant les guerres.

Vous m'interrogez sur votre mort, répondit Merlin à Pendragon, et sur l'issue de cette bataille. Je ne répondrai qu'à ces deux questions.¹

C'est aussi dans cette tradition que puise Monmouth, car Merlin prophétise les événements reliés aux rois et au royaume. Chez Boron, on trouve aussi les annonces qui ne touchent pas la royauté, mais qui sont alors destinées à surprendre, à souligner constamment le pouvoir du savoir suprême de Merlin qui se manifeste aussi par son rire. Ce rire, souvent étudié, est le signe du triomphe de la connaissance, par laquelle Merlin surpasse les autres. Il exprime une ironie vis-à-vis de l'inconscience des hommes. De cette façon il rit quand sa mère désespère avant le tribunal car il sait qu'elle ne sera ni brûlée au bûcher ni accusée. « L'enfant qui allait et venait dans la tour vit sa mère en larmes, il se mit à rire et à montrer une grande joie. »²

Le trait important des prédictions est le fait qu'elles sont incontournables. « La force de prédiction est telle que, après l'avoir faite, le druide est impuissant à changer le cours du destin qu'elle marque. »³ Ainsi, Merlin annonce souvent la mort du roi (à Vortigern ou à Pendragon) sans qu'il puisse influencer ce destin. C'est aussi cet aspect qui cause que Merlin ne peut contourner ni la fin du monde arthurien ni son propre destin.

Evidemment, le don de divination et de prophétie druidiques se retrouve confronté au christianisme dans le Merlin de Robert e Boron, plus qu'ailleurs. Cette situation de rencontre entre le concept païen et la foi chrétienne est résolu par l'explication de ce pouvoir prophétique en tant que don de Dieu. Seuls Dieu et Merlin possèdent le pouvoir de

¹ BORON, Robert de. *Merlin, Roman du XIII^e siècle*. Présenté, traduit et annoté par Alexandre Micha. Paris : Flammarion, 1994, p. 107

² Ibid., p. 43

³ GUYONVARCH, Christian-J. – LE ROUX, Françoise. *Les Druides*. Rennes : Éditions Ouest-France, 1986, p. 201

connaître des événements à venir. « Je te dirai ce que personne, sauf Dieu et moi, ne pourrait te révéler. »¹

2.2.2.2. Métamorphoses

Il est très difficile de se faire une image concrète sur l'apparence de Merlin, car il apparaît sous une multitude de formes. Il utilise souvent son pouvoir de métamorphose, il est toujours autre tout en restant le même.

Dans l'*Historia* de Monmouth et dans le *Brut* de Wace, on assiste à une seule métamorphose de Merlin, accompagnée de celle d'Uther lorsqu'il veut séduire Ygerne. Merlin change l'apparence d'Uther, de son compagnon Ulfin et de lui-même. Chez Monmouth on lit que ce changement se fait grâce aux drogues : « The King [...] took Merlin's drugs, and was changed into the likeness of Gorlois »². Chez Wace et Boron, cette métamorphose est due aux herbes :

Mais jo te mettrai bien dedenz ; Par nuvels medecinemenz.³

Merlin revint seul auprès du roi pour lui apporter une herbe.

- Frottez, lui dit-il, votre visage et vos mains avec cette herbe.

Le roi s'en frotta et, l'opération terminée, il fut exactement semblable au duc.⁴

Mais c'est de nouveau Robert de Boron qui accentue ce pouvoir de métamorphose chez Merlin qui s'en sert pour tromper, pour mettre à l'épreuve les gens. C'est surtout dans le domaine de la nature, de la forêt, qu'il les effectue, en se transformant en bûcheron, en gardien de troupeau. C'est alors l'apparence de cet « Homme sauvage » qui ressort de nouveau pour renouer avec la tradition de la *Vita Merlini* et les poèmes galloise. Mais aussi avec la tradition celtique qui est caractérisée par un lien très fort avec la nature.

2.2.2.3. Épisode des pierres d'Irlande.

Le noyau dur, inchangé dans toutes les œuvres, couvre le fait qu'il s'agit d'un transfert de mégalithes de l'Irlande vers l'Angleterre, sur la plaine de Salisbury. Merlin intervient auprès du roi (Aurèle, frère de Constant et d'Uther, chez Monmouth et Wace ; Uther chez Boron) pour l'aider à construire un site commémoratif, un monument qui

¹ BORON, Robert de. *Merlin, Roman du XIII^e siècle*. Présenté, traduit et annoté par Alexandre Micha. Paris : Flammarion, 1994, p. 52

² MONMOUTH, Geoffrey of. *The History of the Kings of Britain*. Translated by Lewis Thorpe. London: Penguin Books, 2001, c1966, p. 207

³ WACE. *Le Roman de Brut*. Tome I, par Ivor Arnold. Paris : Société des Anciens Textes Français, 1938, p. 458, vers 8701-8702

⁴ BORON, Robert de. Op. cit., p. 138

transcendrait le temps. Chez Monmouth il s'agit d'un projet pour honorer la mémoire de tous les Bretons morts tandis que chez Boron, le monument est désigné à commémorer la mort d'Aurèle, sous le règne d'Uther. Les indications de lieux restent invariables : le mont de Killara en Irlande et la plaine de Salisbury en Angleterre. Le transport est possible grâce à l'intervention magique de Merlin (plus ou moins décrite dans les œuvres).

En ce qui concerne la symbolique de ce monument, de cette « ronde des géants » (Giants Ring), le cercle signifie surtout l'unité. Dans ce cas, on peut parler de l'unité de la société qui refonde ses liens communautaires, après une perte. Comme il s'agit d'un monument commémoratif, dressé sur le lieu du sépulcre, il paraît logique qu'on peut le rapprocher d'une ancienne tradition des rites funéraires de la société indo-européenne qui visaient à renforcer la communauté, frappée par le deuil.

L'autre caractéristique de ce cercle des pierres est le fait qu'il représente l'emblème de la grande puissance magique de Merlin, tout en la laissant voilée de mystères, car dans aucun des textes on n'apprend en quoi réside ce pouvoir. Chez Monmouth, l'épisode sert à démontrer la prépondérance de l'esprit sur la force. Il invite les jeunes guerriers à examiner leur force en essayant de renverser les pierres.

Try your strength, young men, said he, and see whether skill can do more than brute strength, or strength more than skill, when it comes to dismantling these stones !¹

Mais la force se révèle impuissante et Merlin montre que l'esprit et le savoir sont plus puissants.

He placed in position all the gear which he considered necessary and dismantled the stones more easily than you could ever believe.²

Merlin obeyed the King's orders and put the stones up in a circle round the sepulchre, in exactly the same way as they had been arranged on Mount Killaraus in Ireland, thus proving that his artistry was worth more than any brute strength.³

Chez Wace, il semble que Merlin utilise une force de l'incantation.

Dunc ala avant si s'estut ; Entur guarda, les levres mut ; Comë huem ki dit oreisum ; Ne sai s'il dist preiere u nun.⁴

¹ MONMOUTH, Geoffrey of. *The History of the Kings of Britain*. Translated by Lewis Thorpe. London: Penguin Books, 2001, c1966, p. 197

² MONMOUTH, Geoffrey of. *The History of the Kings of Britain*. Translated by Lewis Thorpe. London: Penguin Books, 2001, c1966, p. 198

³ Ibid.

⁴ WACE. *Le Roman de Brut*. Tome I, par Ivor Arnold. Paris : Société des Anciens Textes Français, 1938, p. 430, vers 8147-8150

Chez Boron, on apprend seulement que c'est à cause de son art magique qu'il arrive à transporter les pierres, mais cet art reste voilé de mystères, sans qu'il soit détaillé.

Il eut recours aux ressources de son art magique et fit venir les pierres d'Irlande qui sont encore aujourd'hui au cimetière de Salisbury.¹

2.2.3. Barde

La parole est une caractéristique essentielle de Merlin. Par elle il exerce son pouvoir sur la société en énonçant les prophéties ou en conseillant les rois (qui par la suite agissent d'après ses conseils). L'importance de la parole est avérée dans la société celtique ; c'est par elle que les druides dominent le domaine religieux et qu'il le pratiquent. L'interdiction de la transcription par écrit des rituels ou des habitudes religieux souligne le rôle primordial que la parole joue dans ce domaine. C'est par la parole que se réalise cette « magie verbale », comme le précisent Le Roux et Guyonvarc'h :

L'étude des techniques rituelles et magiques des druides revient en bref à l'examen des diverses applications concrètes du poids de leurs paroles. Le druide interprète le signe, ou au besoin le crée, par la seule force de sa magie verbale, incantatoire ou divinatoire.²

Mais elle assure aussi la transmission des légendes, de l'Histoire et des connaissances. Sous forme de récitation, ce sont les bardes (sous-classe druidique) qui délèguent le savoir d'une génération à l'autre et qui détiennent ainsi le « savoir collectif ».

C'est avant tout dans l'œuvre de Boron que Merlin – qui sait tout ce qui s'est passé, se passe et qui va se passer – tient une place symbolique du narrateur, du barde. Il raconte, récite, l'histoire à Blaise qui la transcrit.

C'est ainsi que Merlin inspira cet ouvrage et le fit écrire par Blaise. Plus d'une fois celui-ci s'émerveilla des faits extraordinaires que lui confiait Merlin, ces faits lui semblaient beaux et bons et il y mettait toute son application.³

¹ BORON, Robert de. *Merlin, Roman du XIII^e siècle*. Présenté, traduit et annoté par Alexandre Micha. Paris : Flammarion, 1994, p. 113

² GUYONVARC'H, Christian-J. – LE ROUX, Françoise. *Les Druides*. Rennes : Éditions Ouest-France, 1986, p. 199

³ BORON, Robert de. Op. cit., p. 53

Conclusion

De la multitude des aspects que présente le personnage littéraire de Merlin découle aussi le grand nombre de sujets possibles à étudier. Il était alors nécessaire de choisir un seul aspect pour qu'il puisse être traité de manière responsable et complexe. Ainsi, nous avons choisi les origines celtiques et leurs survivances littéraires à l'intérieur de la légende qui se relie au personnage de Merlin.

Premièrement, nous avons abordé le sujet de la création littéraire au Moyen Age avec ses spécificités, afin de pouvoir comprendre l'aspect unique de la matière de Bretagne qui donnera naissance à la légende arthurienne, y compris Merlin, qui s'est répandue dans l'Europe du XII^e siècle. Il fallait aussi mentionner les circonstances historiques qui ont inévitablement contribué à l'essor de cette thématique. Tout cela nous a aidés à retracer la succession des occurrences littéraires de Merlin et l'évolution de l'importance et des caractéristiques de ce personnage fascinant.

La deuxième partie est davantage consacrée au lien qui existe entre Merlin et les origines celtiques. En partant de la description du fonctionnement des sociétés indo-européenne et celtique, nous sommes arrivés à la découverte des anciens mythes littéraires persistants dans la littérature médiévale, dans notre cas chez Merlin. Avec une étude approfondie des œuvres, nous avons pu rapprocher le personnage de Merlin du concept du héros et du druide celtique. Ces deux caractères celtiques resurgissent de l'emballage créé par l'idéologie chrétienne et continuent à vivre secrètement à l'intérieur de la légende arthurienne sans que cela ne choque qui que ce soit.

Il est pourtant évident que le sujet traité dans ce travail ne se clôt pas avec l'achèvement du mémoire ci-présent, car il permet de nombreuses ouvertures possibles vers d'autres études. Comme le personnage de Merlin ne meurt pas réellement à l'intérieur de la légende, il ne meurt davantage en tant que personnage littéraire. Même s'il est un peu oublié à la fin du Moyen Age, il ressort de l'ombre comme source d'inspiration dans le Romantisme et par la suite chez de nombreux auteurs du XX^e siècle, comme Apollinaire, Cocteau, Barjavel, Markale ou Rio, qui renouent, eux-aussi, avec les traditions anciennes qui transcendent les siècles, voire les millénaires.

Résumé en français

Réécritures du personnage de Merlin

Le personnage de Merlin semble être le personnage le plus énigmatique qui apparaît dans la littérature médiévale. C'est un personnage ambivalent, hétérogène, qui combine en lui plusieurs influences issues de différentes traditions culturelles. On ne peut pas dire laquelle de ces influences fut la plus importante pour la création de ce mythe littéraire, car ce serait un jugement de valeur que personne n'est digne de prononcer. Dans le cas d'un personnage tel que Merlin, le mélange de différentes sources forme une image complexe, mais fascinante par son hétérogénéité. Chez Merlin, il s'agit de l'amalgame entre les cultures indo-européenne et celtique, transcrites dans un milieu christianisé.

Le but de notre travail était alors de traiter l'évolution littéraire du mythe de Merlin dans le milieu bien particulier, qu'est le Moyen Age, et d'étudier ensuite les réminiscences des cultures « païennes » dans ces récits médiévaux christianisés.

La première partie de cette étude vise à informer le lecteur des réécritures du sujet traitant du personnage de Merlin au cours de l'époque médiévale. Pour mieux comprendre la logique médiévale de la création littéraire, les premières pages esquissent son aspect spécifique qui se manifeste par l'anonymat, les mutations et les variantes, et avant tout par la réécriture. La notion de « réécriture » semble être emblématique de toute la production littéraire médiévale jusqu'à l'invention de l'imprimerie, fait parfois considéré comme le signe de la fin du Moyen Age (du moins en ce qui concerne pour la conception médiévale de la réécriture, cela paraît effectivement être le cas). La réécriture qui se manifeste au niveau des scribes qui recopient les œuvres, au niveau du palimpseste où une couche de texte est réécrite sur une autre ainsi qu'au niveau de la matière qui est reprise, retravaillée et réécrite, et donne ainsi naissance à plusieurs variantes d'un même sujet. Il est essentiel de comprendre cette logique en abordant les différentes occurrences de Merlin dans les textes médiévaux.

Puisque Merlin n'apparaît pas seulement dans la littérature française, mais aussi dans la littérature provenant des îles Britanniques (littérature galloise de tradition prophétique et littérature latine de Geoffroy de Monmouth, clerc gallois), le lien étroit entre le continent et les îles est facile à deviner. Du point de vue historique, le rapprochement de ce qu'on appelle « la culture de la Manche » se manifeste dès l'époque préhistorique et de la

conquête normande et, par la suite, la dynastie des Plantagenêt n'est que l'achèvement de ce phénomène.

Le lien entre la littérature et l'Histoire est évident. La littérature naît dans un temps historique donné, elle le reflète et répond à ses exigences. C'est ainsi de la nécessité de se procurer une légitimité que la dynastie des Plantagenêt commande une « Histoire » de la Bretagne auprès de Geoffroy de Monmouth. C'est lui qui lance la légende arthurienne avec le personnage de Merlin, prophète de la splendeur de la cour du roi Arthur. Il construit ainsi un mythe autour de ce personnage plus ou moins historique, mais plutôt légendaire, en réutilisant le sujet existant dans la tradition galloise pour être par la suite lui-même réécrit par les auteurs postérieurs. La traduction de Wace en langue française est une adaptation plus ou moins fidèle et constitue une transition vers l'œuvre de Robert de Boron, qui amplifie les dimensions du personnage de Merlin. Il consacre à ce personnage, jusqu'alors épisodique dans les textes antérieurs, une œuvre entière. Merlin y est dépeint comme serviteur ardent de Dieu, prophète et créateur du monde arthurien qui attend l'arrivée du chevalier pur digne du Graal. C'est alors la création de Boron qui relie à jamais Merlin à la thématique de la Table Ronde et du Graal. Mais comme le monde arthurien était prédestiné à la disparition, il en va de même pour Merlin, victime d'un enchantement dans les Suites du *Merlin* de Robert de Boron. La thématique des derniers romans médiévaux traitant de Merlin est fortement chrétienne et symbolique mais tout en conservant les réminiscences de l'ancien fond celtique enraciné dans la légende.

Cette persistance des thèmes et des idéaux plus anciens est au centre de l'étude effectuée dans la deuxième partie du travail. La légende reliée au personnage de Merlin naît dans un monde celtique, comme l'a montré l'étude des origines littéraires dans la partie précédente. Autour du X^e siècle, le Pays de Galles conserve toujours une tradition culturelle descendante de la culture celtique qui s'exprime surtout par la littérature prophétique. Et c'est dans ce milieu que surgissent les premières mentions du personnage de Merlin.

Pour arriver jusqu'à cet état de choses, il fallait auparavant découvrir l'évolution de la société européenne, héritière de la culture indo-européenne et par la suite, dans de nombreuses régions, de la culture celtique. L'organisation et le fonctionnement de ces sociétés sont indispensables à la compréhension de beaucoup de traditions survivantes dans les cultures européennes même jusqu'à l'époque moderne. C'est surtout la quête de la

gloire impérissable qui occupe les pensées des Indo-Européens et qui se manifeste ensuite dans la plupart des cultures du vieux continent. Même s'il est difficile de parler d'une tradition littéraire dans le cas d'une société dont on ne possède pas de traces écrites, les études de la linguistique et de l'ethnologie comparatives ont prouvé l'existence des mythes et des archétypes littéraires qui se sont ensuite transmis dans les cultures postérieures pour apparaître finalement dans la tradition littéraire qui se poursuit jusqu'à nos jours. Le meilleur témoignage qu'on possède provient des épopées héroïques irlandaises qui conservent le mieux l'ancienne trame narrative, même si elles sont transcrites dans un milieu déjà christianisé. C'est alors la culture celtique insulaire qui conserve d'une façon vivante l'idéal du héros hors du commun de même que l'image crédible du druide, qui servent alors à notre étude approfondie des textes merliniens.

L'étude des textes s'est ainsi centrée sur les aspects héroïque et druidique que le personnage de Merlin combine. Sa naissance et son enfance l'ont rapproché du concept du héros, même si la force et la gloire impérissable n'y interviennent pas, car Merlin fascine surtout par la sagesse, le don prophétique et les pouvoirs surnaturels qui le relient au druide celtique. Les œuvres nous ont ainsi montré son rôle important de conseiller des rois, qui est dans le texte de Boron accentué jusqu'à celui de manipulateur politique. On découvre aussi quelques-uns de ses pouvoirs magiques dont l'origine reste mystérieuse même dans le monde chrétien. Finalement, c'est l'aspect du barde que met surtout l'œuvre de Robert de Boron en lumière. Tous ces aspects montrent le caractère exceptionnel de ce personnage dédoublé qui porte en lui le trésor des survivances celtiques.

L'étude qui viserait à traiter le personnage de Merlin dans sa complexité aurait demandé beaucoup plus de temps et de moyens que ne permet pas le cadre d'un mémoire, et même alors, elle n'aurait jamais pu la décrire dans son intégralité. Il se révélait alors essentiel de définir un champ plus restreint à notre étude. Il nous paraissait donc intéressant de traiter les survivances celtiques du personnage de Merlin, elles-mêmes restreintes à l'archétype du héros et du druide. Pour en arriver à cet aspect, il était nécessaire de dresser au préalable les connaissances sur l'aspect spécifique de la littérature et de l'époque médiévale, sur l'évolution des occurrences littéraires du personnage et sur la civilisation celtique héritière de la culture indo-européenne. Ainsi, nous avons pu aborder avec toute prudence une étude qui devrait être compréhensible des experts comme des néophytes.

Résumé en tchèque

Zpracování postavy Merlina ve francouzské literatuře

Postava Merlina, úzce spjatá s artušovskou legendou, fascinuje čtenáře stejně jako spisovatele již několik staletí. Přesto zůstává jeho pravá podstata mnoha lidem, ať už čtenářům či nikoliv, skryta pod jediným obrazem mága. Avšak tato literární postava v sobě ukrývá daleko více aspektů, které poodhaluje tato práce.

První část se snaží objasnit zvláštní aspekty středověké literární tvorby, která se vyznačuje anonymitou, členitostí a přepisováním (jak ve smyslu opisování, kopírování rukopisů, tak i ve smyslu přepracování již existujících témat). Zároveň nastiňuje historické podněbí, ve kterém legenda spjatá s postavou Merlin vznikla. Tyto dva aspekty jsou zásadní pro postihnutí literárních výskytů Merlina ve středověké literatuře, jejichž výčet má načrtnout vývoj této literární postavy od velšských básní, přes latinské texty Geoffroy de Monmouth až po francouzské romány 12. a 13. století.

Výskyt Merlina ve velšské tradici prorockých veršů dává tušit spjatost této postavy s keltskými kořeny, předávanými ústní tradicí. Druhá část práce se snaží postihnout reminiscence dávných společností (indoevropské a keltské), které ovlivnily kulturní i společenský vývoj nemalé části Evropy. Popis fungování těchto společností vede k rozlišení jednotlivých literárních archetypů, které prosvítají skrze postavu Merlina do středověké literatury. Merlin je tedy, skrze porovnání literárních textů, přiblížen některými svými projevy k hrdinovi či druidovi.

Práce se snaží pomocí různých zdrojů (literárních, etnologických a historických) dospět k celistvému popisu postavy Merlina v rámci úzce specifikovaného tématu, jímž je vztah této postavy ke keltským kořenům. Toto dodefinování problematiky bylo zásadní pro možnost úplného a svědomitého zpracování tématu v možnostech diplomové práce.

Résumé en anglais

Rewrites of the character of Merlin

The character of Merlin, closely related to the legend of the king Arthur, fascinate readers and writers for already several centuries. Nevertheless, for many people, readers or not, his real nature remains hidden under the image of a wizard. But this literary character hides more aspects, which are revealed by this work.

The first part tries to elucidate particular aspects of the medieval literary creation, which is specific by the anonymity, the heterogeneity and by the fact of rewrites. At the same time it describes the historical background, in which the Arthurian legend and the character of Merlin were born. These two facts are underlying for the enumeration of the occurrences of Merlin in the medieval literature. The description of these texts outlines the evolution of this character, departing from the Welsh prophetic verse, over the Latin texts of Geoffrey of Monmouth to French romans of 12th and 13th century.

The presence of Merlin in the Welsh tradition of prophetic verse let guess the relation of this character with Celtic origin, transferred by the oral tradition. The second part of this work, tries to describe the reminiscence of ancient societies (Indo-European and Celtic) that have influenced the cultural and social evolution of important part of Europe. The description of these societies leads to the distinction of several literary archetypes, which rise through the character of Merlin. Through the texts, Merlin is thus compared to the Celtic hero and druide.

With use of several sources (literary, ethnological and historical), this study tries to depict the solid description of the character of Merlin, by specifying the subject on the relation of Merlin to Celtic origins. This specification was necessary for the whole and exact treatment of the subject in the possibilities of the master thesis.

Bibliographie

Littérature primaire

BORON, Robert de. *Merlin, Roman du XIII^e siècle*. Présenté, traduit et annoté par Alexandre Micha. Paris : Flammarion, 1994. ISBN : 2-08-070829-5.

Merlin le Prophète ou le livre du Graal. Roman du XIII^e siècle mis en français moderne par Emmanuèle Baumgartner. Paris : Stock, 1991. ISBN : 2-234-02437-4.

MONMOUTH, Geoffrey de. *La vie de Merlin*. Traduction d'Isabelle Jourdan. Castelnau-le-Lez : Éditions Climats, 1996.

MONMOUTH, Geoffrey of. *The History of the Kings of Britain*. Translated by Lewis Thorpe. London: Penguin Books, 2001, c1966. ISBN-13: 978-0-140-44170-3.

WACE. *Le Roman de Brut*. Tome I, par Ivor Arnold. Paris : Société des Anciens Textes Français, 1938.

online :

« The Annales Cambriae 447-954 (The Annals of Wales) » In INGRAM, James. *The Anglo-Saxon Chronicle*. London: Everyman Press, 1912. [online]. [cit. 2008-08-03] Accessible sur : <<http://www.fordham.edu/halsall/source/annalescambriae.html>> [© Paul Halsall, November 1998]

Armes Prydein Vaw. The Prophecy of Prydein the Great. [online]. [cit. 2008-07-15] Accessible sur : <<http://www.maryjones.us/ctexts/t06.html>> [date du dernier changement : 2008-07-03]

Llyfr Coch Hergest. The Red Book of Hergest. [online]. [cit. 2008-07-15] Accessible sur : <<http://www.maryjones.us/ctexts/bbcindex.html>> [date du dernier changement : 2008-07-03]

Llyfr Du Caerfyrddin. The Black Book of Carmarthen. [online]. [cit. 2008-07-15] Accessible sur : <<http://www.maryjones.us/ctexts/bbcindex.html>> [date du dernier changement : 2008-07-03]

NENNIUS. *History of the Britons (Historia Brittonum)*. Translated by J.A.Giles. Project Gutenberg.[online]. [cit. 2008-05-12] Accessible sur: <<http://www.gutenberg.org/etext/1972>> [Version : released on 2006-02-26]

NENNIUS. *Historia Brittonum*. Edited by Theodore Mommsen. [online]. [cit. 2008-07-31] Accessible sur: <<http://www.thelatinlibrary.com/histbrit.html>>

WACE. *Le Roman de Brut*. Avec un commentaire et des notes par Le Roux de Lincy. Tome second. Rouen : Édouard Frère, 1838. [online]. [cit. 2008-08-02] Accessible sur : <<http://books.google.com/books?id=meueLyU39N0C&pg=PA45&dq=roman+de+brut#PPR30,M1>>

Littérature secondaire

monographies :

BERTHELOT, Anne. *La légende du roi Arthur*. Paris : Éditions du Chêne, Hachette Livre, 2004. ISBN : 2842774957.

BOUTET, Dominique. *Charlemagne et Arthur ou le roi imaginaire*. Paris : Éditions Champion, 1992. ISBN : 2-85203-256-2.

CÉSAR, Jules. *Guerre des Gaules*. Tome II (Livres V-VIII). Texte établi et traduit par L.-A. Constans. Paris : Les Belles lettres, 1926.

ČERMÁK, František. *Jazyk a jazykověda*. Praha : Karolinum, 2007.

DILLON, Myles – CHADWICK, Nora K. *Les royaumes celtiques*. Traduit de l'anglais par Christian-J. Guyonvarc'h. Verviers : Nouvelles Éditions Marabout, 1979.

GUYONVARC'H, Christian-J. – LE ROUX, Françoise. *Les Druides*. Rennes : Éditions Ouest-France, 1986.

HAUDRY, Jean. *Les Indo-Européens*. 3^e édition corrigée. Collection Que sais-je ?. Paris : Presses Universitaires de France, 1981. ISBN : 2-13-044985-9.

KRUTA, Venceslas. *Les Celtes : Histoire et dictionnaire : Des origines à la romanisation et au christianisme*. 1^{ère} réimpression. Paris : Éditions Robert Laffont, 2001. ISBN : 2-221-05690-6.

KRUTA, Venceslas. *L'Europe des origines. La Protohistoire : 6 000 – 500 avant J.-C.* Paris : Gallimard, 1992. ISBN : 2-07-011244-6.

MARKALE, Jean. *Le roi Arthur et la société celtique*. Paris : Payot, 1976.

MICHA, Alexandre. *Étude sur le « Merlin » de Robert de Boron, Roman du XIII^e siècle*. Genève : Librairie Droz, 1980.

MORRIS, John. *The Age of Arthur. A History of the British Isles from 350 to 650*. London : Weidenfeld and Nicolson, 1973. ISBN : 0-297-17601-3.

PAYEN, Jean Charles. *Le Moyen Age I : des origines à 1300*. Tome I de la collection Littérature française. Paris : Arthaud, 1970.

PAYEN, Jean Charles. *1. Le Moyen Age*. Collection Littérature française. Paris : Éditions Arthaud, 1984.

SHARKEY, John. *Mystères celtes : une religion de l'insaisissable*. Traduit de l'anglais par Marie-France de Paloméra. Paris : Éditions du Seuil, 1975.

TRACHSLER, Richard. *Merlin l'enchanteur – étude sur le Merlin de Robert de Boron*. Paris : Éditions Sedes, 2000. ISBN : 2-7181-9331-X

VRIES, Jan de. *La religion des Celtes*. Traduit de l'allemand par L.Jospin. Paris : Payot, 1984.

WALTER, Philippe. *Merlin ou le savoir du monde*. Paris : Editions Imago, 2000. ISBN : 2-911416-40-6.

WALTER, Philippe. *Naissance de la littérature française IX^e-XV^e siècle*. Grenoble : Ellug, 1993. ISBN 2-092709-83-X.

ZUMTHOR, Paul. *Merlin le Prophète. Un thème de la littérature polémique, de l'historiographie et des romans*. Genève : Slatkine, 1973.

dictionnaires :

BRUNEL, Pierre. *Dictionnaire des mythes littéraires*. Paris : Éditions du Rocher, 1998. ISBN : 2-268-01825-3.

GAUVARD, Claude – LIBERA, Alain de – ZINK, Michel. *Dictionnaire du Moyen Âge*. 1^{ère} édition. Paris : PUF, 2002.

recueils :

BAUMGARTNER, Emmanuèle. « Moyen Âge. 1050-1486 » In *Histoire de la littérature française*. Sous la direction de Daniel Couty. Nouvelle édition. Paris : Bordas, 2004. ISBN : 2-04-729835-0. p. 3-153.

CUNLIFFE, Barry. « Le trafic maritime entre le continent et la Grande-Bretagne » In *Les Celtes*. Sabatino Moscati, et alii. Paris : Éditions Stock, 1997. ISBN : 2-234-04844-3. p. 579-588.

DELCOURT, Thierry. « De Geoffroi de Monmouth au Merlin de Robert de Boron » In *Merlin roman du XIII^e siècle, Robert de Boron*. Ouvrage dirigé par Danielle Quéruel, Christine Ferlampin-Acher. Paris : Ellipses, 2000. p. 7-15

GILLINGHAM, John. « The Early Middle Ages (1066-1290) » In *The Oxford Illustrated History of Britain*. Edited by Kenneth O. Morgan. Oxford : Oxford University Press, 1996. p. 104-165.

JARMAN, A.O.H. « V. The Later Cynfeirdd » In *A Guide to Welsh Literature*. Volume I. Edited by A.O.H. Jarman and Gwilym Rees Hughes. Swansea : Christopher Davies (Publishers) Ltd, 1976. ISBN : 0-7154-0124-6. p. 98-122.

LEWIS, Ceri W. « I. The Historical Background of Early Welsh Verse » In *A Guide to Welsh Literature*. Volume I. Edited by A.O.H. Jarman and Gwilym Rees Hughes. Swansea : Christopher Davies (Publishers) Ltd, 1976. ISBN : 0-7154-0124-6. p. 11-50.

LEWIS, Ceri W. « VI. The Court Poets : Their Function, Status and Craft » In *A Guide to Welsh Literature*. Volume I. Edited by A.O.H. Jarman and Gwilym Rees Hughes. Swansea : Christopher Davies (Publishers) Ltd, 1976. ISBN : 0-7154-0124-6. p. 123-156.

KRUTA, Venceslas. « La religion » in *Les Celtes*. Sabatino Moscati, et alii. Paris : Éditions Stock, 1997. p. 533-542

MAC CANA, Proinsiac. « Le cycle épique irlandais » In *Les Celtes*. Sabatino Moscati, et alii. Paris : Éditions Stock, 1997. ISBN : 2-234-04844-3. p. 674-683

MATHEY-MAILLE, Laurence. « Traduction et création : de l'Historia Regum Britanniae de Geoffroy de Monmouth au Roman de Brut de Wace » In *Écriture et modes de pensée au Moyen Age. Études rassemblées par Dominique Boutet et Laurence Harf-Lancner*. Paris : Presses de l'École Normale Supérieure, 1993. p. 187-193. ISBN : 2-7288-0186-X

STANESCO, Michel. « Le Texte primitif et la parole poétique médiévale » In *Écriture et modes de pensée au Moyen Age. Études rassemblées par Dominique Boutet et Laurence Harf-Lancner*. Paris : Presses de l'École Normale Supérieure, 1993. p. 187-193. ISBN : 2-7288-0186-X.

articles :

KRUTA, Venceslas. « Des envahisseurs venus de Bohême » *Historia*, mars 2004, N° 687, p. 70-75

MARKALE, Jean. « Les druides passent à l'heure chrétienne » *Historia*, septembre 2006, N° 717, p. 62-65

REDDÉ, Michel. « La grande expansion des Celtes en Europe » *Historia*, décembre 2003, N° 282, p. 42-43

REDDÉ, Michel. « Des barbares très civilisés » *Historia*, décembre 2003, N° 282, p. 40-51

VISSIÈRE, Laurent. « Arthur, du roi légendaire à la série culte » *Historia*, septembre 2006, N° 717, p. 49

online

COMBES, Annie. « Du Brut au Merlin » *Cahiers de recherches médiévales*, 5 | 1998, [online]. [cit. 2008-07-31]. Accessible sur : <<http://crm.revues.org/index1332.html>> [mis en ligne le 01 octobre 2007]

JAMES, Montague Rhodes. « Chapter V. Latin Writings in England to the Time of Alfred : § 1. Gildas and The History of the Britons. » In *The Cambridge History of English and American Literature in 18 Volumes (1907–21)*. Volume I. From the Beginnings to the Cycles of Romance. [online]. [cit. 2008-06-20] Accessible sur : <<http://www.bartleby.com/211/1201.html>>

JONES, W. Lewis. « Chapter XII. The Arthurian Legend : § 1. Early Welsh Tradition ; § 2. Nennius and Gildas ; § 9. Wace » In *The Cambridge History of English and American Literature in 18 Volumes (1907–21)*. Volume I. From the Beginnings to the Cycles of Romance. [online]. [cit. 2008-06-20] Accessible sur : <<http://www.bartleby.com/211/1201.html>>

MARLER, Joan. *Marija Gimbutas : Life and work*. [online]. [cit. 2008-07-20] Accessible sur : <<http://www.online.pacifica.edu/cgl/Gimbutasbio>>